



Marie Laberge

PHOTO JACQUES GRENIER

## Coup double pour Marie Laberge

*Le Faucon à l'affiche simultanément  
chez Duceppe et au Trident*

Gilbet David

**M**ARIE LABERGE, c'est bien connu, a toujours plusieurs fers au feu. Elle est un bourreau de travail. Sa polyvalence — auteur dramatique et romancière, comédienne et metteur en scène, pédagogue et conférencière — l'amène régulièrement sur le devant de la scène médiatique au Québec où elle fait volontiers figure de phénomène et, depuis six ans, un peu partout dans le monde où elle a conquis de nouveaux auditoires pour son théâtre. Quand elle arrive dans le hall des bureaux de la Compagnie Jean-Duceppe les bras chargés de la maquette du décor de sa nouvelle création, *Le Faucon*, dont la première montréalaise a eu lieu hier, le premier novembre, elle donne tout de suite l'impression d'une femme de caractère, solidement pragmatique, rompue aux exigences du métier.

Une maquette de décor exerce toujours sur moi une attirance quasi enfantine : voilà un petit univers autonome (et fragile) qui en appelle un plus grand, véritable métaphore de ce qu'est le théâtre qui a à transformer les virtualités d'un texte et d'une vision en une vie scénique concrète et en un échange significatif avec le public. La conception de Martin Ferland — qui a signé, la saison dernière chez Duceppe, une scénographie dédoublée pour *Le Prix* absolument inoubliable — se présente sous la forme d'un îlot central

**« J'ai voulu explorer à la fois ma fascination pour le caractère racé du faucon, que j'associe au personnage de Steve, et la fragilité de l'enfant qu'il a été et de la blessure qui a été sienne lorsque son père l'a abandonné à l'âge de cinq ans. Ou bien il mourait, ou bien il apprenait à composer avec sa souffrance. »**

très épuré, formé d'un mur très haut qui sera réléchi par un plancher rectangulaire fait de miroirs. À première vue, l'univers est loin de l'ancrage naturaliste auquel nous a habitués l'auteur de *L'Homme gris*, *Oublier* ou *Aurélié, ma soeur*.

*Le Faucon* qui est créé simultanément chez Duceppe, dans une mise en scène de l'auteur, et au Trident à Québec, dans une mise en scène de Gill Champagne, et en présence trois personnages. Steve, 17 ans, (joué par Antoine Durand) est détenu par la justice, car il est soupçonné du meurtre de son beau-père parce qu'on l'a vu sortir du bois avec à la main le fusil de chasse de la victime. Mais comment savoir ce qui s'est vraiment passé puisque le jeune homme se tait, obstinément ? Les

autorités, après deux tentatives infructueuses, dépêchent auprès de Steve Aline Jobin (jouée par Nicole Leblanc), une femme de 51 ans et ex-religieuse, dont la patience vient à bout du mutisme de l'adolescent. Puis, survient le vrai père du garçon, André Mercier (joué par Raymond Legault), un chercheur scientifique qui accourt de son exil américain de douze ans pour venir sauver son fils.

« *Le Faucon* est une espèce en voie de disparition et représente, pour moi, le symbole du besoin d'être protégé ? », commente Marie Laberge. « Chacun est, en un sens, le faucon de quelqu'un d'autre... Et j'ai voulu explorer à la fois ma fascination pour le caractère racé de cet oiseau, que j'associe au personnage de Steve, et la fragilité de l'enfant qu'il a été et de la blessure qui a été la sienne à cinq ans lorsque son père l'a abandonné. Ou bien il mourait, ou bien il apprenait à composer avec sa souffrance. La plupart des enfants sont des adultes prématurés. Steve s'est blindé par l'amour, comme s'il n'avait pas nié en même temps sa fragilité. Antoine Durand m'est apparu capable de cette énergie, de cette beauté, de ce mélange de violence et de douceur, de force fragile que je désirais pour ce personnage. »

Une relation fondamentale va se nouer entre Steve et Aline, qui est moins une psychothérapeute, à ce que j'ai compris, qu'une femme de cœur. Cela même va permettre d'accéder à l'envers du silence d'un être qui n'a pas encore fait le deuil de sa vraie famille. « La vraie famille... »

Voir page C-2 : Laberge

## Le dernier Rigoletto de Quilico

Marie Laurier

« **J**E SUIS un vieux sentimental », s'excuse Louis Quilico les yeux embués de larmes. C'est de ma faute. Je viens de lui offrir mes condoléances pour la mort de sa femme survenue il y a à peine un mois et ce souvenir provoque chez lui une telle émotion que je me demande si nous pourrions faire cette entrevue, entre deux répétitions de *Rigoletto* qu'il interprétera pour la 501e fois, la dernière à Montréal, mais non ailleurs, peu s'en faut.

Mais déjà il se ressaisit : « Ça va aller maintenant. Vous savez, je dois tout à ma femme. Sans elle je ne serais pas ici en train de vous parler de ma carrière. C'est elle qui m'a transformé de commerçant de bicyclette et de petit choriste à l'église Saint-Jacques, en chanteur professionnel. C'est elle qui m'a révélé le vrai Louis Quilico. J'avais 24 ans, j'étais timide, j'avais peu confiance en moi et je ne pouvais imaginer que l'on puisse gagner sa vie en chantant. »

**« Ce personnage exigeant, ratoureux, farouche, il me colle à la peau mais je n'aurai jamais fini de l'approfondir et de l'aimer. Je l'ai chanté 500 fois mais pour moi c'est toujours la première fois. Quand je suis sur scène, il m'habite totalement, et je dois me contrôler pour ne pas éclater en sanglots. »**

La rencontre de Lina Pizzolongo, pianiste de concert dont il tomba follement amoureux, d'abord en voyant sa photo dans la vitrine du magasin de musique Archambault, ensuite en faisant sa difficile conquête, cette rencontre donc, allait complètement modifier son attitude devant la vie et lui ouvrir la voie d'une carrière exceptionnelle en art lyrique, et lui prêter le personnage de *Rigoletto* sur toutes les scènes du monde. Autant de choses qu'il tenait tout de suite à me raconter en répétant catégoriquement : « Ma femme m'a fait renaitre et mon seul regret c'est qu'elle ait dû sacrifier sa propre carrière

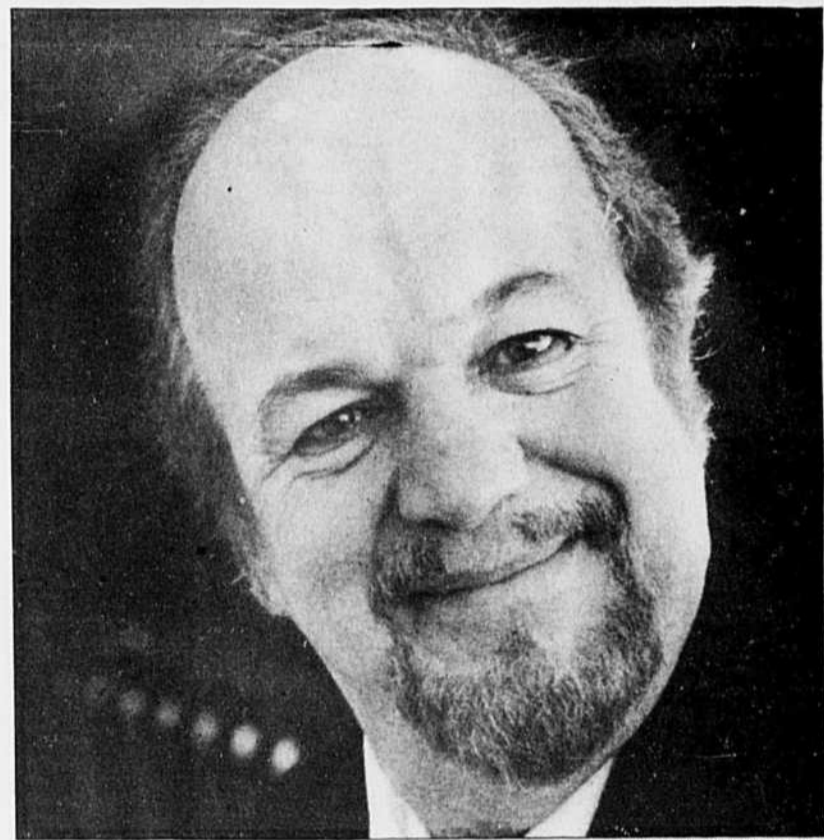
pour s'occuper de la mienne. » Cet instant d'émotion passé, Louis Quilico se fera intarissable, émailant son discours d'anecdotes savoureuses qui nous feront cette fois rire aux larmes le photographe et moi. Car cet homme de 66 ans, véritable force de la nature, raconte en vrac, dans l'ordre et dans le désordre, l'histoire de sa vie, avec en filigrane une pensée omniprésente pour sa femme, le rappel de ses coups durs, de ses désempolements, de ses choix difficiles. Mais aussi de ses triomphes dans le répertoire verdien, de ses victoires sur son tempérament de grand sentimental et de

réveur, bref, tout ce qui fait le superbe baryton qu'il est devenu et qui recevra l'hommage de la communauté artistique mondiale demain midi lors d'une grande fête en son honneur au Ritz Carlton. Maureen Forrester y sera, entre autres, mais également une foule d'amis et de collègues qui lui diront merci d'être Louis Quilico. Avec des télégrammes de ses amis Luciano Pavarotti et Plácido Domingo, entre autres.

Mais tout cela — les études, les amours, la carrière de ce bel émotif — ne s'est pas bâti sans obstacles ni tergiversations. Sorti enfin du giron du commerce familial de bicyclettes, avec 550 \$ en poche, il s'inscrit à l'école de l'art lyrique, mais pas n'importe où, auprès de grands maîtres italiens et pendant deux ans à l'Académie Sainte-Cécile de Rome.

Revenu au Québec, il étudie avec Martial Singher. À 29 ans il donne à Montréal un premier récital et c'est le désastre : « Je n'étais pas à la hauteur de la situation. Et le critique musical du *DEVOIR*, Jean Valierand, me le rappelle douloureusement. »

Voir page Quilico



Louis Quilico

PHOTO JACQUES GRENIER



### ARTS VISUELS

#### Flaques d'eau et de passion

Francine Simonin est rentrée au bercail. Vaudoise d'origine, québécoise de cœur depuis 1968, cette artiste, qui fait la navette entre les deux continents, expose à la galerie Elca London *Les paroles*, une nouvelle série d'œuvres sur papier de chine où l'écriture déliée qu'on lui connaît claque comme un fouet, trouble des espaces vierges, évite la géométrie, se dilue dans les bleus et les sanguines comme des flaques d'eau et de passion.

Page C-7



### ROCK

#### Bryan Adams, un album éprouvant

Fort d'avoir fait danser langoureusement tous les couples de la forêt de Sherwood avec la chanson-thème de *Robin des Bois*, prince des voleurs, le rocker canadien Bryan Adams lance maintenant un album double qui comprend quinze chansons. Résultat ? Exactement ce à quoi il fallait s'attendre, écrit Sylvain Cormier : quinze fois les mêmes riffs, quinze refrains dans la même tonalité. À formule éprouvée, musique éprouvante.

Page C-6



### CINÉMA

#### À couper le souffle

*Hors la vie*, du réalisateur Maroun Bagdadi, mettant en vedette Hippolyte Girardot (ci-contre) dans le rôle du journaliste Roger Auque, séquestré pendant 319 jours par le Djihad islamique en 1987, constitue le premier réquisitoire qui décrive avec réalisme et sensibilité, sans tomber dans le manichéisme, la condition des otages, écrit Francine Laurendeau. En cela, le film rejoint parfaitement le témoignage du journaliste.

Page C-3

### Gérard Étienne La pacotille



### La Pacotille

un roman de Gérard Étienne

Jamais le mal haïtien n'a été décrit avec autant de force et de lucidité. Un livre-choc sur la rencontre des cultures haïtienne et québécoise.

258 pages -  
18,95 \$



**L'Hexagone**  
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

### La Traversée

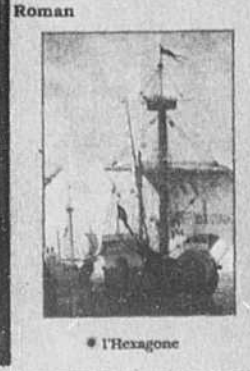
un roman de Paul Zumthor

À partir du Journal de bord de Christophe Colomb, Paul Zumthor a reconstitué ce que fut la traversée de l'Ancien au Nouveau Monde. Une histoire enlevante à bord du Santa Maria.

383 pages -  
24,95 \$



### Paul Zumthor La traversée



◆ **Laberge**

mille nous tue parce que les rôles sociaux — parents forts, enfants sages — sont écrasants, soutient l'auteur et metteur en scène, et il faut trouver le lien d'amour, trouver sa famille d'adoption. Aline est une femme qui avait trop de certitudes et qui a perdu la foi. Après la perte de son absolu, elle a décidé de prendre soin d'elle, de vivre sans amertume. Son humour et sa lucidité lui permettent d'être à l'écoute de Steve. Quelqu'un qui doute est un humaniste.

Quant au père, qui revient en catastrophe, il se butera à la violence qu'il a déposée en Steve et son insu au moment de sa fuite, et que ses paroles de réconfort ne viennent que raviver. « Il est de bonne foi, mais il vit dans ses fantasmes, commente Laberge. C'est un romantique, comme beaucoup de pères au Québec. Quand il revoit son fils, il cherche à se disculper en tombant dans le piège du rêve sucré. Il sait ce qu'il a fait et il refuse d'assumer sa part de perte. Mais comment accuser quelqu'un de manquer de courage ? »

Maire Laberge écrit pour le théâtre depuis sa sortie du Conservatoire, à Québec, voilà quinze ans. Elle connaît ses premiers succès au Québec avec, coup sur coup, *Ils étaient venus pour...* et *C'était avant la guerre à l'anse à Gilles*, tou-

tes deux créées en 1981. A cette veine historique où se manifestent déjà de fortes figures féminines, succède une série de pièces concentrées sur le couple et la famille.

La création de *L'Homme gris* en 1984 constitue un tournant majeur dans la carrière de l'auteur dramatique qui vit aujourd'hui à Montréal. Cette pièce, en version « aménagée » pour la France, a fait tout un tabac à Paris en 1986, avec Claude Piéplu dans le rôle titre, en dépassant les 100 représentations, auxquelles s'est ajoutée ensuite une tournée toute aussi fructueuse en province. *L'Homme gris* a depuis, été traduit en anglais, en néerlandais, en italien, en lettonien et en allemand. L'oeuvre-fétiche sera d'ailleurs jouée en Allemagne au cours de la présente saison. *Oublier et Aurélie, ma soeur*, deux pièces plus récentes, ont aussi connu leur part de succès au Québec et hors de nos frontières.

À tort ou à raison, la dramaturgie de Marie Laberge est souvent qualifiée de noire, livrant à la scène des personnages pétris de violence et de dureté, prolifères tout en se montrant incapables de communiquer. Dans *Écrire pour le théâtre*, un texte de 1985 où elle se penche sur sa manière, elle affirmait directement : « Un des buts essentiels de mon écriture : l'exorcisme. » Elle paraît surprise que je lui rappelle cette cita-

tion. « Depuis *Aurélié, ma soeur*, après la cassure qu'à été pour moi *Oublier*, j'ai senti le besoin d'aller vers un ailleurs, pour ne pas me retrouver calcifiée. J'ai ressenti le besoin d'une planification, d'un apaisement intérieur. C'est tellement tolérants les gens qui ont de l'harmonie », me confie-t-elle de sa voix timbrée. Sa situation financière d'auteur à succès y est-elle pour quelque chose ? « Je vis de ma plume depuis six ans. Le succès est merveilleux et épurant. Mais ma plume ne sera pas ma fourchette. Ce sont mes choix, parce que j'écris pour vivre, non pour me faire manger. J'ai toujours le désir de brûler, d'aller au bout de moi. »

En 1990-91, elle a pu profiter, pour la première fois en dix ans d'une année sabbatique, grâce à une Bourse « A » du Conseil des Arts. Elle s'est retrouvée seule durant trois mois, devant la mer hivernale, près de Boston, à écrire de six heures le matin à 13 heures, tous les jours. « Au cours de la dernière année, j'ai bien travaillé. J'ai écrit le premier jet d'une pièce, *Double Mélodie*, et d'un roman, *Quelques adieux*, qui paraîtra à l'automne de 1992, chez Boréal. » Je lui demande alors de m'expliquer pourquoi elle a rompu ses liens avec VLB éditeur qui a publié jusqu'à maintenant tout son théâtre. « Cela est trop douloureux », réplique-t-elle.

« Je ne veux pas commenter mon passage chez Boréal. » Je n'insiste pas, mais je reviens à la charge avec une question qui porte cette fois sur la Commission parlementaire sur la culture devant laquelle les représentants des auteurs dramatiques ont vertement dénoncé le rapport Arpin. « Je ne peux me prononcer sur le rapport Arpin parce que je n'ai pas encore eu le temps de le lire. En revanche, je peux dire que j'ai déposé un mémoire devant la Commission Bélanger-Campeau où j'écrivais qu'il fallait faire l'indépendance pour éviter de devenir intolérants. On devient mesquins à force de manquer de courage. Il faut cesser de vouloir prévoir les choses imprévisibles. On s'arrête à des détails et on devient calculateur. J'ai l'impression d'assister présentement à l'effritement des grandes valeurs d'un peuple. »

L'entrevue tire à sa fin. Je m'aperçois alors que Jean-François Limoges, l'attaché de presse de la Compagnie Jean-Duceppe qui assistait à notre entretien, a enregistré l'entrevue... Je m'en étonne ouvertement et calmement. Personne n'a daigné m'avertir de la manœuvre et s'assurer de mon consentement. Que dire de plus sinon que le respect, le simple et inestimable respect, n'a pas connu, ce matin-là, son meilleur partage...

**CINÉMA**



Paul Chamberland et Lobo Dyabavdra dans *La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant.*

**Aimé Césaire, poète et politicien**

**La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant**

De Jean-Daniel Lafond. Avec Aimé Césaire, Paul Chamberland, Lobo Dyabavdra, Gérald Godin, Pierre Vallières. Image : Carlos Ferrand. Musique : Simon-Pierre Gourd et Yves Chamberland. Québec, 59 minutes. Au Parallèle, les 7 et 8 novembre à 18 h 45 et 19 h 50 et les 9 et 10 novembre à 19 h.

Alain Charbonneau

AIMÉ CÉSAIRE, le poète martiniquais qu'André Breton saluait comme « le prototype de la dignité humaine », est avec Léopold Senghor l'écrivain qui a le plus contribué à la reconnaissance de la « négritude », cette situation particulière au sein du monde moderne de l'homme noir et colonisé, qui, en actes comme en paroles, n'a pas vraiment le choix d'être engagé ou non. Fertilisé par la lutte contre le colonialisme à laquelle il s'est de tout temps dévoué, son premier recueil, *Cahier d'un retour au pays natal*, a donné le coup d'envoi au mouvement de révolte et de militantisme nègres, qui allait précipiter des continents entiers dans l'ère de la décolonisation. Mais Césaire ne milite pas que par la parole : maire de Fort-de-France, il siège inégalement, depuis 1946, à l'Assemblée nationale française où il fait valoir les droits d'une Martinique encore et toujours sous le joug de l'économie et de la politique françaises. Le politique et le poète chez lui forment les recto et verso d'une seule et même carte, qu'il joue en toute intégrité depuis plus de 50 ans.

En dépit de son titre, *La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant* de Jean-Daniel Lafond, à qui l'on doit un certain nombre d'émissions radiophoniques et deux films produits par l'ONF (*Les traces du rêve* et *Le voyage au bout de la route*), ne brosse pas le portrait de Césaire pas plus qu'il ne nous introduit à son oeuvre. Et c'est dommage, car les quelques séquences où Césaire apparaît, commentant la situation de la Martinique et du Noir dans le monde, de même que celles où un comédien récite ses vers et déclame ses discours, sont du plus haut intérêt. Mais ces lectures et les rencontres (rares, trop rares) avec Césaire sont ici plutôt l'occasion de s'interroger, à travers l'expérience du

poète, sur le statut politique de la parole et de la poésie du colonisé, qu'il soit Martiniquais ou Québécois. Narrateur et intervieweur, le poète et essayiste québécois Paul Chamberland place dès les premiers plans tout le film sous le signe de l'allégorie la négritude n'est pas le propre de l'homme noir, on la rencontre partout où l'homme est arraché à sa langue, à son histoire et à sa culture, et en ce sens, le Québec partage avec la Martinique (entre autres pays) un même destin et une même lutte. D'où les intermèdes québécois qui ponctuent le voyage inusité de Chamberland en terre martiniquaise : assis autour d'une table dans un bar montréalais, une dizaine d'écrivains et d'intellectuels québécois reconnaissent leur dette envers l'oeuvre de Césaire, de Pierre Vallières (dont le livre, *Les Nègres blancs d'Amérique*, s'inspire directement de la pensée des écrivains de la négritude) à Gérald Godin, en passant par Jean-Paul Daoust et Andrée Ferretti. Cette petite mise en scène (qui rappelle par trop la formule de la « bande des six »), de même que les éléments de fiction insérés ici et là, font de *La manière nègre* (réalisé pour la télévision) un curieux assemblage, qui rate son sujet pour n'avoir pas su le traiter avec une égale attention. Hésitant entre le documentaire, l'hommage et la réflexion libre, le film de Lafond brasse les notions d'indépendance, de colonialisme et de souveraineté, sans prendre toujours la distance qu'il faudrait pour en mesurer l'actualité. Césaire lui-même n'est pas exempt de critique, lui qui écrit en français : nombre d'écrivains antillais se réclament aujourd'hui du créole et la « créolité » (comme plusieurs écrivains québécois se réclamaient du jòal il y a trente ans). Pourquoi Césaire juge-t-il, comme il le dit dans le film, qu'en se cantonnant ainsi dans leur dialecte, ces écrivains se désolidarisent de la communauté africaine ? Dans quelle mesure la revendication antillaise doit-elle se faire en français ? Autant de questions qui auraient mérité d'être approfondies. Intéressant lorsqu'il monologue seul, Chamberland s'avère un intervieweur plutôt moyen et ses rencontres avec Césaire en pâtissent. Enfin le parallèle avec le Québec aurait gagné à être plus subtil, moins explicite (la présence de Chamberland était déjà significative) tant il va de soi que les paroles de Césaire sonnent à nos oreilles d'une vibration familière, familiale.

◆ **Quilico**

ment. Tout en concédant que j'avais une très belle voix, il me suggérait dans son article de perfectionner ma musicalité. J'étais en furie et un peu plus j'allais lui casser... le nez ! N'eût été de ma femme, j'aurais tout abandonné. C'est elle qui encore une fois m'a fait comprendre que M. Vallerand me rendait un fier service. Ce que je lui ai dit plus tard en le remerciant de cette critique. Et lui de m'avouer sa surprise de ma réaction positive de jeune chanteur, en ajoutant qu'il recevait plutôt des lettres de menace de la part d'artistes qui ne prisent pas la moindre remarque.

À compter de ce moment, Louis Quilico se fera plus circonspect et il suivra en effet les conseils judicieux de M. Vallerand et de sa femme en « perfectionnant sa musicalité » au point de remporter en 1955 le premier prix des Metropolitan Opera Auditions of the Air. Et peu à peu, il fait son chemin, entre deux ruptures de carrière, trois hésitations et de multiples doutes quant à son talent.

Puis Rigoletto vint ! Ou plutôt Verdi dont il est un interprète hors pair et dont il maîtrise toute la subtilité des personnages et de la musique : « Je suis un véritable baryton verdien et je suis fou de la musique de ce compositeur. Tenez, je me trouvais dans un restaurant à Rome au lendemain de mes débuts dans le Bal Masqué et je venais de toucher mon cachet. Je me suis mis à embrasser toutes les coupures de mille lires, au grand étonnement d'une

dame qui me prenait pour un cinglé mais que j'ai dû rassurer en lui disant que j'exprimais ainsi ma reconnaissance à Giuseppe Verdi dont la photo apparaissait sur les billets de banque ! » Des « anecdotes », comme il aime qualifier ses vignettes de souvenirs, Louis Quilico peut en raconter pendant des heures.

Sentimental encore, en parlant de Rigoletto : « Ce personnage exigeant, ratoureux, farouche, il me colle à la peau mais je n'aurai jamais fini de l'approfondir et de l'aimer. Je l'ai chanté 500 fois mais pour moi c'est toujours la première fois. Quand je suis sur scène, il m'habite totalement, et je dois me contrôler pour ne pas éclater en sanglots. C'est ce que je trouve le plus difficile dans ce métier, de devoir dominer mon émotion. Pour moi, le théâtre est le plus grand temple qui existe et qui nous permet de vivre nos rêves. Je souhaiterais pouvoir offrir à toutes les personnes que j'aime ce cadeau grandiose de pouvoir chanter Rigoletto ! Elles y découvriront la totalité et la profondeur d'une existence ! »

Voilà c'est reparti ! Louis Quilico m'explique en long et en large comment il a su faire évoluer son personnage fétiche au fil des ans, comment d'une simple attitude, d'un seul geste il peut incarner le célèbre bouffon bossu du livret de Francesco Maria Piave, d'après le drame de Victor Hugo *Le roi s'amuse*. « Oui, j'ai évidemment apporté bien des changements dans l'interprétation de Rigoletto, en lui donnant une dimension moins loufoque, plus humaine, mais



Louis Quilico lors de sa 400e représentation de *Rigoletto*.

ce que je ne modifierais pour rien au monde c'est la musique de cet opéra qui reste sublime. Mais j'éprouve le même sentiment pour tous les opéras de Verdi. » Et il les a à peu près tous chantés depuis qu'il faisait ses débuts au New York City Opera en 1955 et ensuite au Metropolitan en 1972, ses débuts européens au Covent Garden en 1960. Il rappelle que pendant une saison complète, il a chanté 89 fois Rigoletto !

Son plus beau souvenir demeure toutefois ce jour de 1988 où il a par-

tagé la scène du Met avec son fils Gino, aussi baryton, dans *Manon et Le Barbier de Séville*. « Nous avons établi un record, car c'était une première mondiale que de voir un père et un fils réunis dans une même production. » Un exploit que les deux Quilico répétèrent en juin 1992 à la réouverture du Palais Garnier à Paris. Et il se pourrait bien que l'on retrouve un jour un troisième Quilico sur un plateau d'opéra, puisque David, le fils de sa fille Donna, songe d'entreprendre une carrière de chanteur.

Avec une feuille de route aussi bien remplie, Louis Quilico ne songe-t-il pas à prendre sa retraite ? « Jamais de la vie, répond-il quasiment insulté, se disant le seul juge en la matière. J'abandonnerai seulement par la force des événements ou quand je m'apercevrai que ma voix ne me sert plus. Mais j'en prends grand soin. »

Ce montréalais de naissance qui vit à Toronto depuis 1968 n'a-t-il jamais songé à revenir s'installer au Québec ? Sujet délicat qui le fait encore une fois longuement raconter une autre déconvenue : « J'ai quitté New York pour l'Expo 1967 et à ce moment j'ai manifesté à ce qui de droit mon vif désir de rentrer au Québec. Personne ne m'a rien offert et c'est l'Université de Toronto qui m'a en quelque sorte repêché en m'offrant une chaire d'enseignement. J'y demeure depuis ce temps et je suis très content d'être près de ma fille et de voir grandir mon petit-fils David. Et quand je viens à Montréal, j'habite chez Gino. » Qu'en termes diplomatiques et discrets ces choses-là sont dites.

Mais demain le tout Montréal artistique et politique lui dira sa reconnaissance, et du 9 au 23 novembre, six fois plutôt qu'une, tous les mélomanes et les opéraphiles se précipiteront à l'Opéra de Montréal pour voir et entendre Louis Quilico dans son chant du cygne de Rigoletto. Un rôle qu'il reprendra au Met de New York en 1992. Combien de fois encore ? Aussi longtemps qu'il le voudra semble-t-il. C'est ce qu'on lui souhaite en lui rendant le même cadeau qu'il voudrait offrir à tous les gens qu'il aime, soit celui d'incarner le personnage de Rigoletto.



**Dans dix jours, le Phantom fera chanter Montréal**

**The PHANTOM of the OPERA**

COMMENCE DANS DIX JOURS ! DU 12 NOVEMBRE 1991 AU 20 FÉVRIER, 1992

AVANT-PREMIÈRES : 12 et 13 novembre 1991 GALA D'OUVERTURE : jeudi 14 novembre 1991 au profit de la Fondation du Diabète Juvenil.

QUELQUES PLACES ENCORE DISPONIBLES POUR NOVEMBRE ! (514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie).

Groupes (20 personnes minimum) téléphonez : (514) 874-9153 au Québec, (416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express, composez le (514) 790-0300

Version originale ! En anglais avec des surtitres en français.

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

LE SERVICE DE RÉSERVATION PAR TÉLÉPHONE EST OUVERT LE SAMEDI ET LE DIMANCHE

**THÉÂTRE DE QUAT'SOUS**

11 NOVEMBRE - 7 DÉCEMBRE 1991

COMPLÉT 11-12-13 et 14 nov.

**ionesco LES CHAISES**

FARCE TRAGIQUE

mise en scène et décor de DANIEL ROUSSEL avec BENOÎT GIRARD, HÉLÈNE LOISELLE, et WAJDI MOUAWAD et les concepteurs Michel Beaulieu, Mérédith Caron, Roxanne Henry, Claude Lemelin, Guy Lemire et Marie Muyard

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

Mardi au samedi, 20h. Dimanche, 15h. 100, ave des Pins Est, Montréal

Réservations: 845-7277

EN VENTE CHEZ ADMESION (514) 522-1245



Conservatoire d'art dramatique de Montréal

**L'Échange**

de P. Claudel

une production autogérée des élèves de troisième année dirigés par Patricia Nolin

du 7 au 11 novembre 1991 à 20 heures le 10 novembre à 14 h et à 20 h

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal 465, avenue Mont-Royal Est Montréal métro Mont-Royal

Entrée libre avec laissez-passer R.S.V.P.: (514) 873-4283

Gouvernement du Québec Ministère des Affaires culturelles

Québec

**CINÉMA**

# À couper le souffle

**Hors la vie**

De Maroun Bagdadi, avec Hippolyte Girardot, Rafic Ali Ahmad, Hussein Sbeity, Habib Hammoud, Magdi Machmouchi, Hassan Farhat, Hassan Zbib, Nabila Zeitouni, Hamzah Nasrullah. Scénario : Maroun Bagdadi, Didier Decoin et Elias Khoury, d'après le récit de Roger Auque *Un Otage à Beyrouth*. Images : Patrick Blossier. Montage : Luc Barnier. Musique : Nicola Piovani. France, 1990. 97 minutes. À l'Égyptien (Montréal) et au Clapp (Québec).

Francine Laurendeau

PATRICK PERRAULT (Hippolyte Girardot), jeune photographe français, « couvre » la guerre du Liban depuis quelques années et pousse jusqu'à la témérité le souci du reportage visuel. Il faut que son guide et ami libanais le ramène à la raison : « Écoute, Patrick, on ne va tout de même pas se faire tuer pour une photo ! »

Habitué au danger à visage découvert, il n'a pas du tout vu venir la catastrophe qui va le projeter « hors la vie » : un beau matin, alors qu'il sort s'acheter des cigarettes, des inconnus lui sautent dessus, le flanquent dans une voiture, lui enfilent une cage. Il ne le sait que trop : l'otage qui regarde ses ravisseurs signe son arrêt de mort.

Car il connaît, théoriquement, les règles de l'enlèvement. Il vit à Beyrouth-Ouest, il se débrouille même en arabe. Mais la situation le dépasse. Il croyait que ça n'arrivait qu'aux autres. On n'apprend pas à être séquestré, humilié, trompé. Les petits détails quotidiens se révèlent soudain primordiaux. La satisfaction des besoins élémentaires ne va plus de soi. L'hygiène, la nourriture et la santé revêtent une urgence permanente.

Et puis où est-il ? Entre les mains de quelle organisation est-il tombé ? Est-ce qu'en haut lieu, on négocie sa libération ? Combien de temps encore vivra-t-il cette torture journalière ? Et vivra-t-il seulement pour revoir la France ? Ses gardiens sont imprévisibles. L'un est fou de Robert de Niro et lui parle en américain italien. Un autre le brutalise. Un troisième est doux et gentil. Mais tous lui mentent.



Hors la vie, un film de Maroun Bagdadi avec Hippolyte Girardot.

Chaque tentative d'évasion est punie par un resserrement de ses mouvements. Dieu merci, le spectateur sait que, inspirée du récit de Roger Auque, cette histoire finit bien. Autrement, il suffoquerait d'inquiétude et de claustrophobie. Après 319 jours d'enfer, Patrick est enfin libéré. Complètement libéré ? Je ne sais pas si la dernière séquence est plausible (celle du téléphone), mais elle est puissamment évocatrice.

Condamné à une demi-cécité, le prisonnier est incapable d'observer ses geôliers et encore moins, évidemment, de sortir de son trou. Heu-

reusement que la caméra, elle, peut s'envoler à tire-d'aile et, sur la très belle musique de Nicola Piovani, parcourir Beyrouth dévastée, ville témoin d'une guerre oubliée qui, en seize ans, aurait fait cent cinquante mille morts au Liban. Sans parler des handicapés, des disparus, des otages.

Je ne veux blesser personne, je ne les ai pas tous vus, mais ce film est le premier qui me parle aussi directement d'une guerre à laquelle il n'y a plus rien à comprendre, et de Beyrouth, apocalyptique la nuit, fanto-

matique le jour. Et surtout, c'est le premier réquisitoire qui décrive avec réalisme et sensibilité (Hippolyte Girardot est émouvant), sans tomber dans le manichéisme, la condition des otages.

En cela, *Hors la vie* rejoint partiellement l'objectif du témoignage de Roger Auque. « Puisse ce livre, écrit-il, faire comprendre aux géoliers du Liban la profonde détresse des êtres humains qu'ils détiennent, mais surtout que la barbarie de ces actes dessert la cause qu'ils ont choisi de servir. » Mission superbement accomplie.

# Une bien bonne idée pourtant

**Génial, mes parents divorcent !**

Écrit et réalisé par Patrick Braoudé, avec Patrick Braoudé, Sonia Vollereaux, Clémentine Céliari, Patrick Bouchitey, Adrien Dirand, Volodia Serre, Gianni Giardinelli, Jennifer Lauret. Images : Thierry Arbogast. Son : Jean-Bernard Thomasson. Musique : Jacques Davidovici. France, 1990. 96 minutes. Au Parisien et à l'Omega (Longueuil).

Francine Laurendeau



Génial, mes parents divorcent !, écrit et réalisé par Patrick Braoudé.

ON DIRAIT qu'il n'existe que deux types de cinéma pour enfants et adolescents. Il y a d'un côté le pire, ce cinéma qui ne recule devant rien pour faire de grosses recettes et qui, sans le moindre respect pour son public, lui propose des films violents, laids et bêtifiants dont les *Ninja Turtles* sont un exemple entre mille.

Tandis qu'à son meilleur, le cinéma offre aux jeunes des aventures dont ils sont les héros, des aventures drôles ou exaltantes qui leur proposent un idéal, des valeurs morales; des aventures qui leur ouvrent d'autres horizons, d'autres cultures. C'est un cinéma éducatif et formateur, je n'ai rien contre bien sûr.

Mais en même temps, je constate que peu d'auteurs filmiques s'intéressent aux enfants tels qu'ils sont, à leurs interrogations, leurs aspirations, leurs problèmes d'adaptation au monde que nous leur imposons. André Mélançon l'avait fait avec *Les Vrais Perdants*, un film sur le chantage à l'amour pratiqué par des parents qui voudraient tellement que leurs enfants chéris deviennent au hockey, en gymnastique ou en piano, les champions qu'ils n'ont pas pu être.

C'était un documentaire destiné aux adultes. Tandis que *Génial, mes parents divorcent !* est une comédie tous publics qui aborde une situation que vivent de plus en plus de jeunes et contre laquelle ils sont totalement impuissants : la séparation de leurs parents. Et quoi de mieux qu'une comédie pour désamorcer l'angoisse ?

Le lieu : une charmante ville de province, en France. Au centre de la vie des enfants : l'école et les copains. C'est la rentrée. Julien est triste parce que son père et sa mère sont en train de divorcer. Fort à point, son nouvel ami Thomas, dont les parents ne cessent de divorcer et

de se remarier, le comblera de conseils. Mais son rival à l'élection du chef de classe, Christian, axe traîtreusement sa campagne là-dessus : si vous élisez un fils de divorcés, vous élisez un déséquilibré, etc. Il gagne parce que le clan des « mariés » est plus nombreux que le clan des « divorcés ». Alors qu'à cela ne tienne : les membres du clan minoritaire vont tenter de faire divorcer les parents de Pénélope, les parents d'Édouard... Bref, c'est la guerre et tous les coups sont permis.

Ca rappelle à la fois *La Guerre des Tuques* et à *La Guerre des Boutons* me disais-je avant d'aller voir le film. Et je me réjouissais d'autant plus que l'acteur-réalisateur-scénariste Patrick Braoudé a déjà écrit deux excellentes comédies sur le racisme en France : *Black Mic-Mac* et surtout, l'ineffable, l'irrésistible *Oeil au beurre noir*. Son film réserve quelques trouvailles désopilantes, des gags d'une fraîcheur inattendue, de gentils mots d'enfants et une vingtaine de mignons acteurs. C'est une histoire de garçons, où l'initiative ne saurait être que masculine, où les filles sont des objets décoratifs. (Soit dit en passant, on n'a pas assez souligné que *Les Contes pour tous* sont exemplaires à ce titre : le sixième en a toujours été résolument exclu.) Mais l'idée est tellement bonne et l'initiative est à ce point sympathique de faire rire les enfants de leur malheur, de dramatiser la tragédie du divorce, que *Génial, mes parents divorcent !* est peut-être une entreprise utile, c'est en tout cas un film qu'il ne faut pas balayer du revers de la main.

PRIX DU JURY CANNES 91

**HIPPOLYTE GIRARDOT**

**HORS LA VIE**

Un film de **MAROUN BAGDADI**

A L'AFFICHE ! ÉGYPTIEN 1455, RUE PEEL MAX FILMS

**FAMOUS PLAYERS**

LE NOUVEAU FILM DE GÉRARD CORBIAU

"Gérard Corbiau, réédite l'enchantement avec *L'Année de l'Éveil*".

Huguette Roberge, LA PRESSE

"Une oeuvre poignante, toute d'émotion... une oeuvre exemplaire"

Richard Cannavo, PREMIÈRE

**L'ANNÉE DE L'ÉVEIL**

Le PARISIEN 1455 STE CATHERINE W 866 3856 12:30-2:45-5:00-7:05-9:15

LAVAL CENTRE LAVAL 688 7778

Tous les soirs 7:00 sam dim 1:00-7:00

LONGUEUIL OMEGA MAL MAKI CENTRE 647-1122

Tous les soirs 8:50 sam dim 2:45-8:50

"Un enchantement"

"Double vie: si belle, si pure."

-Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE PRIX OCÉANIQUE CANNES 91

LEONARDO DE LA FUENTE présente un film de KRZYSZTOF KIESLOWSKI L'AUTEUR DU DÉCALOGUE

**la DOUBLE VIE de véronique**

avec IRENE JACOB et PHILIPPE VOLTER

Le PARISIEN 690 STE CATHERINE O 866 3850 1:00-3:10-5:15-7:20-9:30

LE COUP... impossible

LE PARCOURS... imprévisible

LES EXÉCUTANTS... insoupçonnables

LE RÉSULTAT... inimaginable!

BAYARD D'OR MEILLEUR SCÉNARIO NAMUR 1990

COMPÉTITION OFFICIELLE BERLIN ROUYN-NORANDA 1991

**FORTUNE EXPRESS**

AVEC THIERRY FRÉMONT • CRIS CAMPION • HERVÉ LAUDIÈRE • UN FILM DE OLIVIER SCHATZKY

FRANCE FILM CITE 107,37A A L'AFFICHE! BERRI ST-DENIS & STE-CATHERINE 1:15 - 3:15 - 5:15 - 7:15 - 9:15

# KRZYSZTOF KIESLOWSKI

## De l'importance du mal de dents

Nathalie Petrowski

IL Y A des cinéastes que l'on veut à tout prix rencontrer pour leur poser des centaines de questions et boire jusqu'à la lie la moindre parole ou prophétie qu'ils voudront bien nous livrer. Il y en a d'autres que l'on veut à tout prix rencontrer mais sans vraiment savoir ce qu'on veut leur dire, probablement parce qu'ils existent sur une planète à part et qu'il est difficile, voire périlleux, de s'y risquer. Le cinéaste polonais Krzysztof Kieslowski est un de ceux-là. Dès les premières secondes passées dans une pièce avec lui, les choses deviennent irréelles, comme recouvertes par une sorte de voile, et les mots qui sortent au ralenti, perdent dans l'exercice toute pesanteur.

Notre rencontre remonte déjà à

quelque temps et n'eut été du magnétophone qui enregistrera fidèlement nos propos, je ne me serais pas vraiment souvenu de quoi il avait été question dans cette luxueuse suite avec vue imprenable sur Toronto où Kieslowski était venu présenter *La double vie de Véronique*. Ce que je me souviens c'est que Kieslowski portait des jeans fraîchement repassés, des souliers de cuir fin et une chemise claire qui baillait nonchamment. Le chic européen qui se dégageait de sa personne m'a immédiatement frappée parce que j'avais entendu dire que le cinéaste polonais était pauvre et sous-payé et qu'il lui arrivait même de se rendre en autobus à son plateau de tournage. Le cinéaste s'empressa de démentir le mythe entourant sa personne, déclarant qu'il gagnait très bien sa vie merci et qu'il était impensable qu'il

prenne l'autobus dans un pays où les autobus étaient non seulement bondés et impraticables, mais inévitablement en retard.

Calé au fond d'un fauteuil pivotant, Kieslowski fumait des Marlboro en jetant de temps à autre des coups d'oeil vers la fenêtre et ce ciel bas et gris qui devait probablement lui rappeler le ciel polonais. S'il y avait un seul qualificatif pour définir aussi bien sa personnalité que ces films, je dirais imprévisible. Avec lui, on ne sait jamais où l'on va ni même si on est arrivé à destination.

Franqué d'une interprète, il insista pour parler en polonais malgré sa bonne connaissance de l'anglais, s'adressant à chaque fois à l'interprète avant d'observer sur mon visage les réactions que ces réponses suscitaient. Il va sans dire que nous avons eu des difficultés à nous comprendre, pas juste à cause de la barrière de la langue, mais de celle encore plus pernicieuse de l'esprit et de cette vision singulière que Kieslowski a de la vie et des gens.

J'avais prévu une première question plutôt directe. Croyait-il qu'au moment où on se parlait, il y avait quelque part au monde, un homme qui était le double de Krzysztof Kieslowski ? C'était après tout, le sujet de son film. Et si Véronique avait un double, pourquoi n'en aurions-nous tous pas un aussi. La réponse fut catégorique : Non. Il n'y avait qu'un Krzysztof Kieslowski et il était là devant moi.

Voyant mon étonnement, il ajouta : « Je ne crois pas au principe du double mais beaucoup de gens y croient, peut-être pas au double en tant que tel mais à quelqu'un ou quel-

que chose qui gouverne notre vie. Beaucoup de gens croient aussi à la réincarnation et aux vies antérieures. Moi je ne peux pas dire que j'y crois ou que je n'y crois pas, c'est plus compliqué que cela, plus délicat aussi. C'est peut-être pour cela que j'ai fait le film. »

Ceux qui auraient la tentation de faire une lecture politique de son film ou d'y voir une étude comparative entre la Pologne et la France, font fausse route, dira le cinéaste. La politique ne l'intéresse pas, et encore moins en ce moment. « Pourquoi ? Parce que j'ai déjà donné. J'ai été trop préoccupé par la politique, pas que j'ai été membre d'un parti ou quoi que ce soit mais en Pologne c'est assez difficile d'éviter le sujet. Reste que je fais des films sur des gens pas sur les régimes politiques. Pour moi *La double vie* parle moins des différences, qu'elles soient culturelles ou autres, que des similarités entre les gens. Je crois qu'il y en a plus qu'on pense. C'est pour cela que les deux Véronique sont bien habillées et qu'elles habitent de beaux appartements. C'est la même chose pour tous mes films et j'y tiens. »

Un autre cinéaste dirait la même chose et serait immédiatement crucifié sur la place publique. Kieslowski s'en tire parce que de son aveu ses premiers films étaient par le passé très, très, très politiques. « Je crois qu'il n'y a pas une file que je n'ai pas filmé, chez le boucher, le médecin, le boulanger, dès qu'il y avait une file, j'étais prêt à la filmer, maintenant ça ne m'intéresse plus, que les jeunes prennent la relève, moi j'ai envie de m'attaquer à des problèmes plus contemporains et



À gauche, le cinéaste Krzysztof Kieslowski

plus universels. Pour tout dire ce qui m'intéresse c'est le mal de dents. Peu importe qu'on ait mal aux dents à Paris ou à Varsovie, c'est toujours le même mal de dents. Il est certain qu'à Paris, on peut consulter un dentiste plus vite. Reste reste que la douleur est la même. C'est ça qui m'intéresse. La douleur des gens, leur solitude. Aucun docteur ne peut guérir la solitude, c'est pour cela que j'en parle dans mes films. »

Kieslowski vient de marquer un point. Il en marquera un deuxième quand il sera question des affres de la coproduction. « La double vie est en effet sa première expérience sur le terrain miné des tractations internationales. Or j'ai beau essayer de lui faire dire que l'exercice est pavé de pièges, il s'entête à répéter que la coproduction ne lui a posé aucun problème. « Le problème, dit-il, c'est où je place ma caméra et pourquoi. Je pourrais à la limite l'installer ici dans cette chambre. Il faudrait seulement trouver une raison. Ce qui compte c'est pourquoi on tourne et non pas où l'on tourne. »

Avec un tel raisonnement, on ima-

gine que Kieslowski pourrait un jour se retrouver à Hollywood et céder comme tous les autres à la grande tentation américaine. Kieslowski hoche de la tête, en souriant. C'est parce que vous savez que vous ne pourriez y faire les films que vous voulez, je lui demande. « Non, répond-il, c'est parce qu'on a pas le droit de fumer là-bas. Sérieusement, je me sentirais très inconfortable de ne pas pouvoir fumer en travaillant. Les gens ont beau dire que fumer c'est mauvais pour la santé, je ne suis pas d'accord. Enfin tout dépend si on a envie de mourir malade ou en santé. Personnellement, il me semble que c'est plus facile de mourir quand on est malade », dit Kieslowski en terminant. Et bien qu'il plaisante, je crois comprendre qu'il est tout à fait sérieux. Comme ses films. Comme tout ce qu'il regarde et nous donne à voir.

En refermant la porte de sa suite, je me suis tout à coup demandé. Si Krzysztof Kieslowski n'avait pas existé, l'aurait-on inventé ? Je me pose encore la question.

**MONTAGNES D'FEU**

Maintenant à l'affiche!

« Très spectaculaire. À voir une deuxième fois. »  
Francine Guimaldi, Radio-Canada

« La lave crépite, explose, comme si vous y étiez. »  
Odile Tremblay, Le Devoir

« J'ai enfin compris la création du monde. Impressionnant! »  
Jacques Houde, Radio-Canada

Le film le plus explosif de l'année.

**IMAX**

Le cinéma IMAX du Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et Saint-Laurent • Métro Place-d'Armes • Renseignements: 496-4629

**Mister Johnson**

De Bruce Beresford. Avec Pierce Brosnan, Edward Woodward, Maynard Eziashi. Scénario : William Boyd, inspiré du roman de Joyce Cary. Image : Peter James. Musique : Georges Delarue.

**Alain Charbonneau**

ENTRE LE très oscarisé *Driving Miss Daisy* et le très médiatique *Black Robe*, Bruce Beresford a commis une sorte de chronique de la vie coloniale, qui sort cette semaine en salle. Ici comme ailleurs, Beresford adapte, et encore une fois l'adaptation constitue pour lui moins un essai, avec tous les risques qu'une telle entreprise implique, qu'un calcul commercial ou une solution facile aux questions de scénario.

**LE MARDI, 4.00\$ DERNIERS SOIRS**

V.F. 7h00, V.O.A. 9h30

de GUS VAN SANT, réalisateur de MY OWN PRIVATE IDAHO

voyez son film précédent, en exclusivité

**DRUGSTORE COWBOY**

LE NOUVEAU CINÉMA Festival

35, rue MILTON (Angle Clark, une rue au nord de Sherbrooke) 849-7277

Inspiré d'un roman de l'écrivain anglais Joyce Cary, *Mister Johnson* raconte les heures et malheurs d'un commis africain à la solde des autorités anglaises qui administrent le village de Fada, perdu en plein cœur du Nigéria des années 20. Formé à l'école des missionnaires anglais, Johnson (Maynard Eziashi, dans son premier rôle), qu'on appelle Mister au village, pose auprès des siens et de ses patrons en loyal sujet de sa Majesté la Reine d'Angleterre, bien

qu'il ait plus d'un tour dans son sac et que, mine de rien, il profite sans cesse de sa situation privilégiée. La froide éducation anglaise et la chaleur nègre, la ruse blanche et la naïveté noire, la trahison et la fidélité, bref le tragique et le comique cohabitent en lui comme l'huile et le vinaigre d'une vinaigrette qu'on aurait mal brassée — Johnson apparaissant par moments comme un Jekyll-Hyde châtré, inoffensif et insignifiant.

Le supérieur immédiat de Johnson, Rudbeck (Pierce Brosnan, le Remington Steele de la célèbre série télévisée), officier dans l'armée anglaise, s'est mis en tête de relier par voie terrestre Fada à la grande ville de Kano, projet philanthropique conçu pour aider au développement et à la culture de la région. Des centaines de Nigériens traillent à la construction d'un lacet de terre battue de plus de 100 milles — jusqu'au jour où les fonds viennent à manquer. Paralysée, la construction est bientôt suspendue, faute du soutien de la bureaucratie anglaise. Johnson propose alors à Rudbeck, dont il a gagné

l'amitié et la confiance, de détourner des montants d'argent destinés à d'autres fins pour parachever les travaux. Les travaux reprennent, mais lorsque la magouille est mise à jour par un représentant de l'Empire, c'est Johnson qui est mis à pied — une première fois. Une première fois car, fait singulier pour un film qui s'inspire d'un texte littéraire, le scénario, signé William Boyd, se répète assez bêtement. La seconde moitié du film nous sert le jus recuit de la première, en en reprenant la trame presque scène par scène, mais sur un ton plus dramatique (pathos oblige !). « Not again ! » soupire Brosnan lorsqu'après avoir tué un marchand anglais, Johnson est arrêté pour la seconde fois — Brosnan formulait ainsi lui-même la critique du film dans lequel il joue.

Reste, et encore, le décor naturel (on a tourné sur place, au Nigéria) avec ses soleils à tout casser, ses terres arides et ses cases de paille et d'argile. On rapporte dans le dossier de presse que le producteur avait d'abord approché, il y a quelques années, John Huston pour la réalisation de ce film : dommage que Huston soit tombé malade avant, car l'imagination du réalisateur de *The Man Who Would Be King* aurait sans doute trouvé dans cette tragi-comédie colonialiste chaussure à son pied.

ANDRÉ MONTMORENCY    ELSA ZYLBERSTEIN    JACQUES GODIN

**Alisée**

UNE RÉALISATION D'ANDRÉ BLANCHARD

DENISE FILIATRAULT    ROGER JOUBERT

À L'AFFICHE!

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

1:05 - 3:00 - 5:00 - 7:05 - 9:10

**CAMÉRA D'OR ■ PRIX DU PUBLIC**

CANNES 1991

**Toto Le Héros**

UN FILM DE JACO VAN DORMAEL

MICHEL BOUQUET • MIREILLE PERRIER • JO DE BACKER

LE NOUVEAU CINÉMA Festival

Tous les jours: 7h30-9h30  
Dim.: 1h30-3h30-5h30-7h30-9h30

35, MILTON (Angle Clark, une rue au nord de Sherbrooke) 849-7277

Fumer, c'est gaspiller Argent et santé

**ULYSSE LA LIBRAIRIE DU VOYAGE**

JOURNÉE MEXICAINE SAMEDI 9 NOVEMBRE

Sur des airs et des saveurs mexicaines, venez fêter le nouveau Guide Ulysse Cancún et le Yucatán!

À gagner : un voyage à Cancún. Gracieuseté de Voyages Viau Marlin

VIAU MARLIN 4176 St-Denis, Montréal, 843-9447

SOPHIE MARCEAU • RICHARD BERRY

On pouvait la séduire...  
On pouvait la faire rire...  
Un seul l'a fait pleurer.

**Pour Sacha**

Un film de ALEXANDRE ARCADY

2e SEM

BERRI ST-GENIS & STE-CATHERINE

Sam. et Dim.: 7:00 - 9:15  
Sem.: 1:30 - 4:00 - 7:00 - 9:15

**"Admirable!"**

- Le Monde

**Madame Bovary**

UN FILM DE CLAUDE CHABROL

ISABELLE HUPPERT

4e SEM

LE DAUPHIN REAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE

SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

Sem.: 8:30 / Sam.: 2:00 - 8:30  
Dim.: 2:15 - 5:30 - 8:30

**"Délirant!"**

- JOURNAL DE MONTRÉAL

**"Hilarant!"**

- LE PUBLIC

**DELICATESSEN**

UN FILM DE JEUNET ET CARO

AVEC DOMINIQUE PINON, MARIE LAURE DOUGNAC, JEAN CLAUDE DREYFUS, KARIN VIARD, RUFUS

DIALOGUES DE GILLES ADRIEN, MUSIQUE ORIG. NALE DE CARLOS D'ALESSIO, PRODUIT PAR CLAUDE OSSARD

5e SEM

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

CARREFOUR LAVAL 2330 BOUL. LE CARREFOUR

LANGELIER CARREFOUR LANGELIER 255-5551

Aussi en v.f. avec sous-titres anglais au CENTRE-VILLE.

**FILMS VIDÉO**

Yves d'Avignon

**COUPABLE PAR ASSOCIATION**

(V. fr. de *Guilty by Suspicion*)  
Drame écrit et réalisé par Irwin Winkler. Avec Robert De Niro, Annette Benning, George Wendt, Patricia Wettig et Martin Scorsese. Sortie simultanée le 6 novembre.

Aux É.-U. de 1949, tous les individus, surtout parmi les plus influents, soupçonnés d'allégeance communiste, doivent comparaître devant un comité de congressistes et dénoncer tout ceux qui auraient des liens avec le PC. Un cinéaste bien connu refuse d'y collaborer et sa carrière vole en poussière. Ses connaissances le fuient, de crainte d'être soupçonnés. Devant une situation intolérable, il accepte finalement de comparaître mais... Personnage central fictif mais quand même inspiré de faits réels à l'époque de maccartisme.

**PENSÉES MORTELLES**

(V. fr. de *Mortal Thoughts*)  
Drame policier d'Ian Rudolph. Avec Demi Moore, Glenn Headly et Bruce Willis. Sortie simultanée le 6 novembre.

Deux amies de toujours, unies en tout, se retrouvent face à la mort, celle du mari d'une d'elles. Les deux filles sont interrogées puisque les circonstances du décès montrent que le pauvre est mort la gorge tranchée. L'une raconte aux filles la liaison difficile qu'a connue l'autre avec le défunt, détails complets, voire même la façon dont elle lui a apporté son aide pour faire disparaître le corps. Du côté policier, on se demande si tout a été dit, et dans le bon ordre.

**COMMENT ÇA VA BOB?**

(V. fr. de *What about Bob?*)  
Une comédie de Frank Oz. Avec Bill Murray, Richard Dreyfuss, Julie Hagerty et Charlie Korsmo. Sortie simultanée le 6 novembre.

Sur le point de s'adonner au plaisir du loisir, un psychiatre émérite de New York reçoit la visite d'un nouveau patient, incapable de vivre correctement en société, paranoïaque et tout et tout. Une rencontre qui procure l'espoir au patient d'en finir avec ces jours sombres. Panique dans le ciel : Bob apprend que son aide professionnelle quitte pour quelques semaines, histoire de refaire le plein. Voilà que Bob décide de poursuivre son psy jusqu'au chalet, au grand dam de celui-ci.

**POMPIERS EN ALERTE**

(V. fr. de *Backdraft*)  
Drame de Ron Howard. Avec William Baldwin, Kurt Russell, Scott Glenn, Donald Sutherland, Robert



Bill Murray et Richard Dreyfuss dans *Comment ça va Bob?*

De Niro, Jennifer Jason Leigh et Rebecca De Mornay. Sortie simultanée le 7 novembre.

Même si son père a péri dans l'exercice de sa profession, le fils s'engage dans la lutte aux incendies et devient sapeur-pompier. Après le difficile entraînement que cela suppose, il se retrouve au sein d'une caserne de pompiers dirigée par son frère, exigeant, voire même casse-coup. Trop difficile labeur, il se retrouve au sein d'un groupe d'enquête pour le service des incendies et croit s'apercevoir qu'une série d'explosions pourraient bien être l'oeuvre d'un de ses confrères de travail.

**ÉGALEMENT DISPONIBLES**

**IRON AND SILK** (Avec Mark Salzman. En anglais le 7) : après deux années d'entraînement en Chine, un nouvel héros d'arts martiaux est peut-être né.

**JU DOU** (Un thriller érotique. En anglais le 7) : la tragique relation entre une superbe jeune femme, un tyran impotent à qui elle a été vendue, et son jeune neveu.

**THE ARROGANT** (Un thriller avec Sylvia Kristel et Gary Graham. Simultanément le 6) : les démons du désir et de la séduction s'unissent sous le soleil brûlant du désert.

**LOOKALIKE** (Avec Melissa Gilbert. Simultanément le 7) : après la mort de sa fille, la mère est renversée par la ressemblance troublante d'une autre jeune.

**CAUCHEMAR** (Avec Victoria Principal et Paul Sorvino. En français le 7) : un enfant s'échappe des mains de son agresseur et révèle à sa mère que le méchant et le père d'une amie de classe. Sans preuve suffisante, il est relâché. Le chasseur deviendra vite l'objet de la chasse.

**À VENIR**

*Julia* à deux amants (13); *L'enfant miroir* (14); *L'Amérique interdite* (14); *V.I. Warshawski* (15); *White Light* (14).

**TELEVISION / chronique**

**La résurrection du téléthéâtre**

Hugo Léger

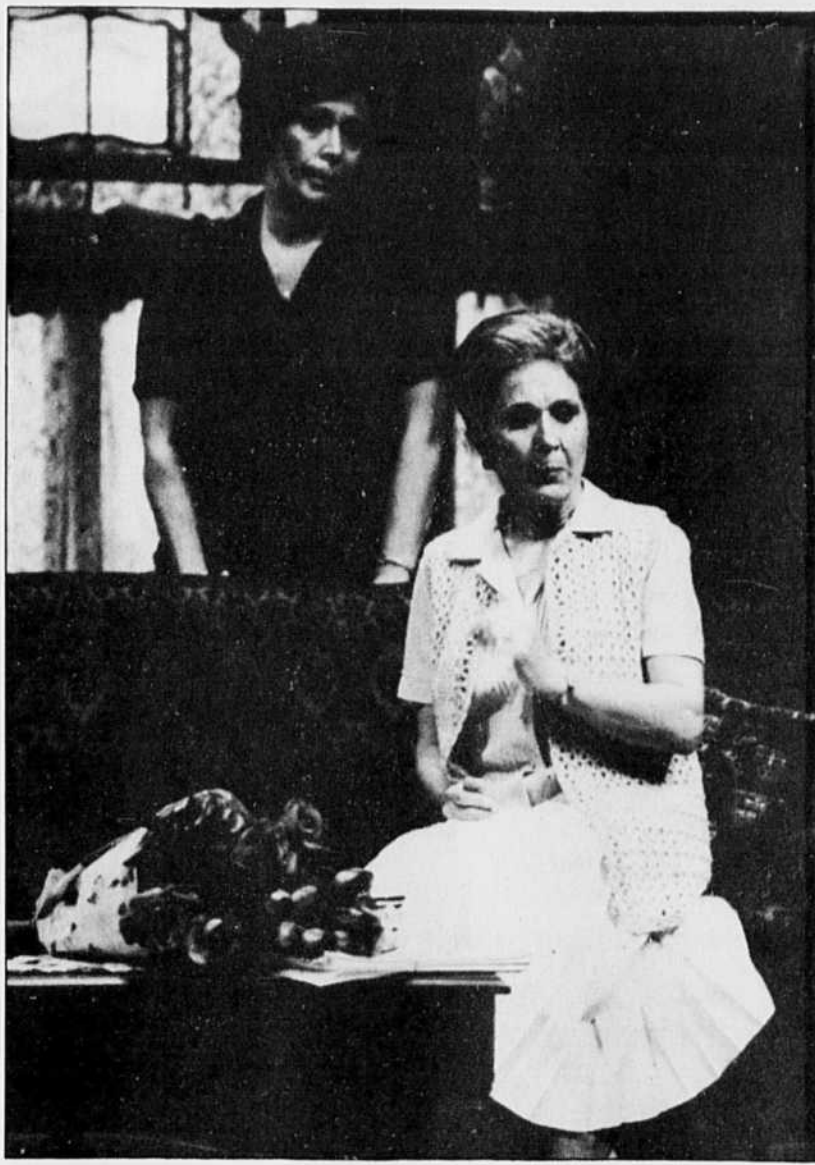
C'ÉTAIT l'âge d'or des téléthéâtres radio-canadiens, l'époque du cours classique et des humanités triomphantes, l'époque bénie où la culture portait, comme le Canadien, un grand C, où Mitsou, les polyvalentes et les cotes d'écoute n'étaient qu'un mauvais rêve; c'était l'époque où le cruel cablosecteur n'avait pas encore germé dans la tête d'un *wiz kid* et transformé la télé en corrida, l'époque où le Québec et la tarte publicitaire se divisaient en deux : le 10 et le 2. Dans ce doux temps d'avant les coupures, la Société d'État jouait son rôle à fond : éclairer, éduquer, le pédale des subsides fédéraux enfoncée au plancher. Tout était si simple à cette époque.

Demain soir, en pleine quête d'identité, en plein marasme financier, Radio-Canada met à l'affiche *Le vrai monde ?*, écrit par Michel Tremblay, un téléthéâtre pénétrant, un morceau de choix magnifiquement joué et réalisé, qui réveille les vieux fantômes de la rue Dorchester, comme l'avait fait il y a quelques mois la diffusion, longtemps différée, d'*Anna Karenine*. Il suffit d'un sursaut d'audace culturelle pour qu'on se prenne à rêver.

Lors du visionnement de presse, Michel Tremblay n'y est pas allé avec des gants blancs. « À une certaine époque, Radio-Canada avait deux téléthéâtres par semaine. C'était une vraie pépinière de talents et d'oeuvres originales. Mais depuis *Lance et compte*, on dirait qu'on vit une hystérie des cotes d'écoute. Avant de refuser mon téléroman il y a deux ans, on m'a questionné : est-ce que c'est drôle ? J'ai répondu : pas spécialement. Mais jusqu'à quel point ce n'est pas drôle ?, m'a-t-on demandé... »

Chef des émissions dramatiques, en poste depuis deux mois et toujours réalisateur (l'exception qui confirme la règle), Claude Maher comprend la rage des créateurs, mais a fini d'assécher ses larmes. « J'ai peur de la nostalgie, dit-il. Bien sûr, il n'y a plus de téléthéâtre comme à l'époque, moins de grande musique et de ballet. Mais tout dépend de ce qu'on entend par culture. Pour moi *Jamais deux sans toi*, c'est de la culture, et *Les Filles de Caleb* a été un phénomène hautement culturel.

« La société a changé : elle est plus dynamique, éclatée, et pourtant, on garde encore une vision très 1960 et vieillote de ce que doit être la culture. La télé est rarement vue comme étant culture. On juge rarement le produit, on juge le médium. Au cinéma, même si le



La production de 1987 de *Le vrai monde ?*, de Michel Tremblay.

scénario est raté, ça passe. À la télé, on est sans pitié. Et même si c'est bon, c'est rien que de la télé. En dehors du milieu qui la fait, les créateurs doivent réaliser que la télé, ce n'est pas que du fast-food. *Le vrai monde ?*, n'est ni du cinéma, ni du théâtre, mais une oeuvre de télévision en soi. Il faut développer le médium, en faire une force, continuer à aller chercher de bons textes de théâtre, mais montrer qu'il y a aussi de la place pour l'écriture télé.

« En croire Claude Maher, la Direction des programmes et le Service des dramatiques suent à grosses gouttes ces temps-ci sur un dossier dont on connaîtra la teneur exacte d'ici quelques mois. On sait que *Le Dortoir* et *Hamlet en Québec* seront présentés au printemps, mais encore ? Peut-on parler d'une nouvelle vague de téléthéâtres ? « Je n'appelle plus ça du téléthéâtre :

parlons de télé-dramatique. Nous avons la volonté ferme de porter à l'écran une série de produits uniques, d'oeuvres contemporaines, en majorité québécoises. Le public doit savoir où Radio-Canada se positionne en tant que diffuseur et producteur culturel. »

Mais lors de ce même visionnement de presse, on se demandait le plus sérieusement du monde si les téléspectateurs pourraient tenir une heure 40 minutes devant *Le vrai monde ?*, sans appuyer sur la gachette. « Il faut réhabituer le public à s'installer devant la télé pour voir des oeuvres fortes qui ne passeront qu'une fois à l'écran, pense Maher. Avec les téléromans, le public s'habitue, revient, se passionne pour les personnages. Avec l'objet unique, la difficulté, c'est de créer cette accoutumance. À l'époque, il y avait un téléthéâtre chaque jeudi soir,

c'était rentré dans les moeurs. Il faut créer la même attente chez le public en créant plusieurs dans la même saison. La télé a une mission : montrer des textes qui ont une valeur au plus grand nombre possible. »

La loi du plus grand nombre, la fameuse tyrannie des cotes d'écoute a-t-elle irrémédiablement déteint sur les esprits ? « Je ne m'inquiète pas des cotes d'écoute pour dimanche, dit Claude Maher, d'autres vont le faire à ma place. Reste qu'il faut viser large. C'est de l'argent public : Si personne n'écoute ton show, on est tous en droit de se poser des questions. On a demandé à Radio-Canada d'être compétitive en sabrant dans les budgets : il ne faut pas que tu te trompes, la marge de manoeuvre est mince. Et c'est clair qu'un téléthéâtre rapporte moins qu'une émission régulière comme *Lance et compte*, il va donc falloir pousser pour que ces oeuvres vivent d'elles-mêmes. »

Paradoxalement, *Le vrai monde ?* dont l'action se déroule au début des années 60, rappelle l'esthétique des téléthéâtres de l'époque. Mais ne vous y trompez pas : nous sommes en 1991, et rien n'est simple en ce bas monde télévisuel.

**Lévi-Strauss en reprise**

JE N'AI pris aucune note. J'étais fasciné. Comme devant un livre de contes de Perrault, à cette différence que le petit chaperon rouge avait été remplacé par les mythes des Indiens Arawaks. Je me suis laissé bercer par la voie et les fabuleuses aventures d'un homme de 83 ans aux mains noueuses et aux gestes tremblants que Bernard Rapp a interviewé au Musée de l'Homme de Paris, sa tanière depuis des décennies, pour ne pas dire des siècles, au milieu de ses artefacts et de ses livres savants. Claude Lévi-Strauss, l'ethnologie fait homme : je n'ai pu m'empêcher de voir cet octogénaire comme le gardien d'un monde en voie d'extinction. Imaginez : cet homme en a connu d'autres qui n'avaient jamais été mis en contact avec la civilisation occidentale.

Je vous invite donc à voir en reprise *Caractères* (demain, 14 h), à goûter la pensée d'un des grands esprits du 20e siècle, et ils sont de moins en moins nombreux. Il faut l'entendre parler amoureuxment des objets qu'il affectionne, d'un masque indien, d'une étoile de plumes. Une sagesse, une intelligence, une vivacité d'esprit. La culture de l'humanité en un seul homme. Un monument de chair et de vie, resté serein devant l'incroyable accélération de l'histoire. Une leçon magistrale.

**PRO MUSICA**  
SÉRIE ÉMERAUDE

BRUNO RIGITTO, piano  
BRUNO PASQUIER, alto  
RÉGIS PASQUIER, violon

**PROGRAMME**  
Franz Schubert: Sonate en la mineur «Arpeggione» D.821  
Robert Schumann: «Märchenbilder» op. 113  
Maurice Ravel: Sonatine  
César Franck: Sonate en la majeur

Lundi, 4 novembre, 20h00  
Ce concert se tiendra à l'église Erskine & American et non à la salle Wilfrid Pelletier, P.D.A. tel qu'annoncé.

**ÉGLISE ERSKINE & AMERICAN**  
(ANGLE RUE SHERBROOKE OUEST ET AVE DU MUSÉE)  
STATIONNEMENT: ÉDIFICE STANDARD LIFE, ENTRÉE DE LA MONTAGNE  
Causerie pré-concert gratuite par Pierre Rolland au Chenney Hall de l'Église, entrée ave du Musée, à 18h30. On peut se procurer un casse-croûte sur place.

En vente: P.D.A. 842-2112  
Pro Musica 845-0532  
Billets: 17\$, 8\$ (étudiant)

Collaborations: Piano SEILER  
Air Canada AIR FRANCE

**CARBONE 14** *Peau, chair et os*  
de Gilles Maheu

« Le travail de Gilles Maheu est d'une fragilité et d'une inspiration rare. »  
R. Lévesque, LE DEVOIR, Montréal, mai 91  
« Peau, Chair et Os, est un spectacle splendide, d'une grande magie. »  
W. Krynski, VICE VERSA, septembre 91  
« Une succession d'images qui rejoignent les pulsions les plus secrètes de l'homme. »  
J. Beaunoyer, LA PRESSE, Montréal, mai 91  
« Carbone 14 is physical theatre at its blasting best! »  
K. Greenaway, THE GAZETTE, Montréal, mai 91

En coproduction avec le Centre national des Arts à Ottawa et le Festival de théâtre des Amériques  
DU 27 NOV. AU 14 DÉC. / THÉÂTRE ESPACE LIBRE - (métro Frontenac): ADMISSION: 522-1245 NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

**PRO MUSICA**  
SÉRIE ÉMERAUDE

LE TRIO FONTENAY  
(violon, violoncelle, piano)

**PROGRAMME**  
Beethoven, Mendelssohn, Brahms.

Dimanche, 17 novembre, 20h00  
Ce concert se tiendra à l'église Erskine & American et non à la salle Wilfrid Pelletier, P.D.A. tel qu'annoncé.

**ÉGLISE ERSKINE & AMERICAN**  
(ANGLE RUE SHERBROOKE OUEST ET AVE DU MUSÉE)  
STATIONNEMENT: ÉDIFICE STANDARD LIFE, ENTRÉE DE LA MONTAGNE  
Causerie pré-concert gratuite par Pierre Rolland au Chenney Hall de l'Église, entrée ave du Musée, à 18h30. On peut se procurer un casse-croûte sur place.

En vente: P.D.A. 842-2112  
Pro Musica 845-0532  
Billets: 17\$, 8\$ (étudiant)

Collaborations: Piano SEILER  
Bell Teleglobe Canada

BANQUE ROYALE OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

**LES CONCERTS BANQUE ROYALE**  
Baroque et Classicisme

Marie-Danielle Parent, soprano  
Vittorio Negri, chef  
Sonia Racine, mezzo-soprano

Choeur de l'OSM - Iwan Edwards, dir.

Vivaldi  
Credo, RV 591 • Concerto pour cordes, RV 152 • Concerto pour cordes, RV 158 • Introduction au Gloria RV 642 • Gloria, RV 589

mardi 5 novembre • mercredi 6 novembre  
19h30 • basilique Notre-Dame

Billets: 26\$, 16\$, 9\$, en vente à l'OSM (842-9951), à la Place des Arts (842-2112), Admission (522-1245), et à la basilique Notre-Dame avant le concert.

**JAZZ**

**LE son Edwards**

Serge Truffaut

ILS S'APPELAIENT Dexter Gordon, Howard McGhee, Hampton Hawes, Wardell Gray, Howard Rumsey, Frank Butler, Bill Perkins, Harold Land, Shelly Manne, Art Pepper, Sonny Criss et... Teddy Edwards.

Ils habitaient cette portion de l'ouest enclavée entre San Francisco et La Jolla, parce qu'ils souhaitaient rester à portée de voix de Charlie Parker lorsque cet honnête homme prenait des cours de relaxation à Camarillo situé à quelques enjambées de ce Los Angeles auquel Raymond Chandler a prêté une géographie littéraire. Sur leurs instruments divers, ils racontaient les us et coutumes de cette génération qui arborait des cravates aux motifs fleuris entre deux envois pour Pearl Harbor ou Hiroshima.

À Los Angeles, ils faisaient les nuits musicales de Central Avenue, l'équivalent ensoleillé de la 52<sup>e</sup> rue de New York. Ils jouaient au *Alabama Club* et au *Billy's Berg*, au *Lighthouse* et au *Copacabana*. Là où leurs complices de la côte est étaient graves ou sérieux, ils étaient nonchalants ou dilettantes. Ils étaient trop insouciant pour mettre l'accent sonore sur l'invention et la... évolution.

En fait, ils ne cherchaient pas à inventer. Ils voulaient jouer... jouer... jouer.



Teddy Edwards

Alors entre eux, ils se livraient fraternellement à des joutes musicales qui faisaient les délices des petits matins de ces clubs situés sur Central Avenue. Et comme ils avaient la fibre élégante bien plus que la fibre militante ou combattante, leurs combats logeaient à l'enseigne de la chevalerie et non du machisme sonore.

De cette bande de musiciens, Teddy Edwards aura été le... kangourou. En une seule nuit, Monsieur Edwards pouvait croiser son saxophone avec celui de Wardell Gray

avant de traverser la rue pour sauter à pieds joints dans un solo de Bill Perkins, pour ensuite monter à l'étage du dessus afin de faire une causerie sur les gammes du pianiste Hampton Hawes ou les portées du trompettiste Howard McGhee.

De tous ces corsaires, c'est avec Dexter Gordon qu'il aura le plus fraternellement copiné. C'est avec lui, il faut le souligner, qu'il a gravé *The Duel*, ce genre de morceau où la bravoure musicale est si intense qu'une fois terminé on ne peut que s'écrier : « voici les pieds-nickelés ».

Ces nuits, ces batailles, cette atmosphère, l'ombre de Dexter et le sourire de Hampton, les souvenirs liés à son Mississippi natal, le soleil du Mexique, le *Pop City* de San Francisco comme le *Alabama Club* de Los Angeles, Teddy Edwards les a en un album rassemblés. Dans les

studios de l'étiquette *Verve* que distribue *Polygram*, Monsieur Edwards a conjugué le présent avec le passé simple pour nous refiler aujourd'hui un album « plus-que-parfait » ; *Mississippi Lad* sur *Verve*.

Pour saluer les amis de *Central Avenue*, il a composé *Symphony on Central*. Pour le Mississippi où il est né le 26 avril 1924, il a écrit *Mississippi Lad*. Pour le Mexique ? *Blue Sombrero*. Pour son plaisir et plus particulièrement pour celui des musiciens qui l'accompagnent, il a concocté *Safari Walk*. Pour souligner la complicité qui le lie depuis quelques années au chanteur Tom Waits, il a écrit les paroles et les musiques de *Little Man et I'm Not Your Fool Anymore*. Pour compléter le tout, il a pensé *Three Base Hit, The Call of Love* et... *Ballad For A Bronze Beauty*, un duo superbe gravé avec son vieil ami le pianiste Art Hillery.

Comme il s'agissait d'une entreprise autobiographique, Teddy Edwards a réuni autour de lui des musiciens qui avaient fréquenté le *Central Avenue* des années 40 aussi bien que le San Francisco des années 60 et le San Diego des années 80. Bref, il a fait appel à ces musiciens qui savent lire entre les lignes. Au piano, il y a donc Art Hillery, l'exemple même de musicien pour musiciens, à la batterie il y a Billy Higgins, à la contrebasse il y a Leroy Vinnegar qui est à la contrebasse californienne, ce que Richard Davis est à la contrebasse newyorkaise. En prime, on a droit parfois au trombone de Jimmy Cleveland et à la trompette de Nolan Smith, sans oublier la voix de Tom Waits sur deux morceaux.

De la pièce no 1, soit *Little Man*, au morceau no 9, soit *The Call of Love*, Teddy Edwards déploie un son qui allie à la fois les teintes du blues avec sensualité, soit *Le Son* Edwards. Le son, cela vous surprendra peut-être, qui a inspiré en grande partie John Coltrane et Sonny Rollins. S'appuyant sur des compositions dépassant toutes les catégories musicale, Edwards livre sans l'ombre d'une note la meilleure prestation de sa longue aventure.

C'est bien simple, lorsqu'il a terminé on met toute la machinerie audio-truc entre parenthèses et on pense à Dexter comme à Baker, et on rêve de La Jolla comme de Santa Barbara. Lorsque M. Edwards a terminé, on est dépaycé.

**ROCK**

**Bryan Adams, à formule éprouvée, album éprouvant**

**Bryan Adams**  
*Waking Up The Neighbours*  
A&M

**The Odds**  
*Neopolitan*  
Zoo Entertainment (BMG)

Sylvain Cormier

APPELEZ ça un problème technique autant que vous voulez, moi, je reçois la chose comme un signe du destin. Au milieu de la cinquième des quinze chansons du nouveau Bryan Adams, *Waking Up The Neighbours*, au moment précis où j'allais atteindre mon point de saturation et décider que j'en avais jusqu'aux narines du rock infantile et redondant de ce blondinet *canadien* à la peau crevassée (comme tous les rockers, d'ailleurs; l'acné doit agir comme catalyseur), mon lecteur compact s'est mis à sauter, répétant ad infinitum la même fraction de seconde. Même la machine n'en pouvait plus. Tant qu'à se complaire dans l'immobilisme musical, de conclure le brave appareil, autant faire du sur place.

Fort d'avoir fait danser langoureusement tous les couples de la forêt de Sherwood avec (*Everything I Do*) *I Do It For You*, plain officiel de l'été 91 et chanson-thème de *Robin des Bois, prince des voleurs*, Adams s'est fendu d'un album-double, histoire de rentabiliser ce retour en grâce inespéré. Résultat ? Exactement ce à quoi il fallait s'attendre, c'est-à-dire quinze fois les mêmes *riffs* moitié Stones moitié John Mellencamp, quinze refrains dans la même tonalité que l'on renfile à quinze pieds, quinze rengaines racoleuses dont le tiers pue le succès assuré à l'échelle nord-américaine. À formule éprouvée, musique éprouvante. Depuis qu'il a fait recette en 1983 avec *Cuts Like A Knife* puis l'année suivante avec *Reckless*, Adams n'a plus dévié sa trajectoire d'un micron, reproduisant sa grille avec une désolante régularité. Si le rock meurt — et il ne se porte

pas bien du tout —, la faute incombera dans une large mesure aux Bryan Adams de la terre, qui l'auront achevé à coups de clichés, multipliant les « Well there's gonna be a party gonna make some noise » (*House Arrest*), les « This thing called love we got it » (*Hey Honey — I'm Packin' You In !*) et les « I can't stop this feelin' I got » (*Not Guilty*), empêchant l'idiome d'évoluer en le maintenant idiot. De fait, n'ayant connu et défini le rock qu'à partir de tels ersatz, une bonne partie de la jeunesse actuelle s'en désintéresse au profit du rap et du métal.

Ce qui est d'autant plus irritant qu'un rock canadien valable existe et s'ébat dans ce qui lui reste des ondes encombrées par Adams et ses semblables. Un rock mélodique teinté de folk, de pop et de country, touffu d'harmonies et de guitares, pas vraiment original, mais toujours intelligent.

J'en veux pour exemple les Odds, un groupe de Vancouver qui faisait ses débuts montréalais la semaine dernière au Terminal, ce couloir en forme de bar. Malgré une présence scénique minimale et des emprunts plus qu'évidents — on lisait là-dedans du Blue Rodeo, du Grapes Of Wrath, du Northern Pikes, du Beatles, du Prince, et Laurent Saulnier me chantait dans l'oreille l'air du *Chocolate Cake* de Crowded House par dessus leur *King Of The Heap* —, les Odds me semblaient au moins marcher dans des plates-bandes à partir desquelles il est possible de progresser, des modèles riches dont on est loin d'avoir épuisé la substance.

Écoutez *Wendy Under The Stars* sur *Neopolitan*, le premier album des Odds, ne serait-ce que pour ce texte qui interpelle la télé, le sexe et le rock avec un brin de mélancolie et une audace dans l'expression que ne s'autoriserait jamais un Bryan Adams trop préoccupé par ses branlettes d'adolescent attardé : « What the newsman on the television said / He said the king of rock'n'roll was dead / And in the spooky television light / She said, 'Don't ever forget this night' / I was fucking Wendy under the stars the night Elvis died ».

**Entre le chant et le parler**

**Louis Quilico**  
Baryton. Ensemble instrumental et chœur Claudio Vena, dir. Claudio Vena : « Ricorda d'Italia », 14 *Mélodies populaires italiennes*. Analekta Classics, AN 2 9101.

**Joseph Rouleau**  
Basse. L'Orchestre du Covent Garden, les Ambrosian Singers, dir. John Matheson : « Grands airs d'opéras français », Verdi, Don Carlo, Gounod, Faust, Massenet, *Hérodiade* et *Le Jongleur de Notre-Dame*, Meyerbeer, Les Huguenots, Bizet, *La Jolie fille de Perth*, Thomas, *Le Caid*. Analekta Archives, AN 2 8602, enregistré en 1973.

**Joseph Rouleau**  
Soprano. *Aperghis, Récitations; Scelsi, Canti del Capricorno*. SNE 571.

Orchestre Symphonique de Trois-Rivières, dir. Gilles Bellemare : « Félix Leclerc en symphonies », 19 *Chansons* de Félix Leclerc, arrangements musicaux de Gilles Bellemare. Analekta international, AN 2 8601.

**Christine Lemelin**  
Mezzo-soprano. Orchestre des Jeunes du Québec, dir. Michel Tabachnik : *Durey/ Appolinaire, Le Bestiaire ou cortège d'Orphée; Absil/Klingsor, Trois poèmes*. Réjean Coallier (piano) : *Caplet/La Fontaine, Trois fables; Kosma/Desnos, La Ménagerie de Tristan; Daunais/Daunais, Six chansons*. SNE 565.

**Pauline Vaillancourt**  
(soprano) : *Aperghis, Récitations; Scelsi, Canti del Capricorno*. SNE 571.

**Carol Bergeron**

qu'appréciables, ne suscitent pas le même intérêt. Si le choix du répertoire n'est pas banal, notamment à cause de la qualité des textes, l'interprétation laisse plutôt indifférent. Imprécise, la diction empêche d'apprécier plusieurs des 43 textes. Misant peut-être d'avantage sur la séduction du timbre, le mezzo éprouve hélas de petits ennuis avec ses aigus, souvent portés sur le souffle ou tout simplement poussifs.

Par ailleurs, la réalisation technique de ces deux disques SNE ne semble pas répondre aux mêmes critères d'excellence; beaucoup mieux soignée pour celui de Vaillancourt, elle n'a pas profité du même soin pour celui de Lemelin. Cela se vérifie, par exemple, dans l'enchaînement des 26 courtes *Mélodies* du Bestiaire de Louis Durey.

À 63 ans, Louis Quilico chante encore avec une facilité étonnante. Agréables lorsqu'elles sont si bien interprétées, le bouquet de chansons-lettres italiennes qu'il nous offre ne pose toutefois pas de véritables problèmes pour une grande voix habituée à relever des défis plus exigeants. Comme tant d'autres avant lui — et sûrement mieux que certains —, le baryton montréalais s'abandonne à la séduction facile des *Core-Ngrato, Matinata, Mamma, Non ti scordar di me* et à une dizaine d'autres d'autres bluettes du genre.

Avec guère plus d'une quinzaine de musiciens pour l'accompagner, Quilico a peut-être regretté de ne pas avoir eu les moyens de son collègue Rouleau qui a pu enregistrer des *Chansons* de Félix Leclerc avec une plus grande formation symphonique. Mais ici, pour une musique qui s'en passe volontiers, un tel luxe ne se justifie guère. Et puis, une voix de basse large et aussi puissante ne fait qu'alourdir indûment des pièces qui s'écoulent surtout pour leurs textes.

Faut-il rappeler que l'exact contenu de ce disque a déjà été publié, il y environ un an, sous l'étiquette *Amplitude* (OPCD-1005). À peine si l'on a corrigé certaines coquilles des textes de la pochette, alors qu'on aurait dû se donner la peine de les réécrire.

Heureusement que la carrière lyrique de Joseph Rouleau, comme de Louis Quilico d'ailleurs, ne se résume pas à si peu de chose. C'est à l'Opéra et uniquement là que ces chanteurs ont jusqu'à présent donné la pleine mesure de leurs talents. Ainsi faut-il les écouter de préférence dans le répertoire qui leur convient le mieux.

Ainsi, doit-on se réjouir de la publication de cette autre gravure Analekta qui rassemble des *Airs d'opéras français* enregistrés à Londres en 1973 par un Rouleau au sommet de ses moyens vocaux. Ne serait-ce que pour admirer l'indéniable qualité de ce puissant timbre de basse qui nous fait oublier les péonismes d'expression et une certaine inégalité des interprétations, il convient d'en suggérer fortement l'écoute.

**ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL**  
Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

Soliste:  
**VLADIMIR FELTSMAN**  
pianiste russe renommé

Concerto pour piano K.488.....Mozart  
"Siegfried Idyll".....Wagner  
Symphonie no. 96 "Miracle"...Haydn

LUNDI SOIR, 25 NOVEMBRE, À 20h.00

Billets en vente à la Place des Arts: \$20 - \$25 - \$30

Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts

Reservations téléphoniques:  
514 842 2112. Frais de service.  
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

Vins Chiliens à SANTA RITA présentent

**ARRAU!**

HOMMAGE À CLAUDIO ARRAU  
par ROBERTO BRAVO, pianiste  
disciple et protégé d'ARRAU

« Son style ressemble à celui d'Arrau dans bien des aspects. Son approche combine passion et sobriété... » (New York Times)

Au programme: LISZT, CHOPIN, BRAHMS, RACHMANINOV, PROKOFIEV, MONPOU, ALBENIZ, DE FALLA

Ambassade du Chili, Conseil des Chiliens, Société Culturelle Québec-Chili.

Vendredi, 15 novembre, 20h  
Billets: 9 \$, 12 \$, 14 \$, 17 \$, 19 \$ et 24 \$

Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts

Reservations téléphoniques:  
514 842 2112. Frais de service.  
Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.

**Musique EN TÊTE**

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

**NOVEMBRE**

**4** PRO MUSICA, SÉRIE ÉMERAUDE  
Régis Pasquier, violon; Bruno Pasquier, alto; Bruno Rigutto, piano  
Église Erskine & American (stationnement: Standard Life)  
Lundi 4 novembre 1991 à 20h00  
Rens.: 845-0532 Billets: 17\$-8\$ étud. (TPS en sus)

**6** ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONT-ROYAL  
TCHAIKOVSKI: Concerto en ré majeur op. 35  
Pascalle Giguère, violoniste, gagnante Concours OSMR 91  
BRAHMS: Symphonie no 1 en do min. op. 68  
Direction: Jacques Faubert  
Salle Schofield, 90, av. Roosevelt, VMR  
Mercredi 6 novembre 1991 à 20h00  
Rens.: 735-9578 Billets: 19\$-16\$-12\$  
au 1777, boul. Graham VMR ou au Trust Général, Centre Rockland

**7** LA MASCARADE ET LA FÊTE  
L'ensemble de la SMCQ  
Sous la direction de Véronique Lacroix  
Salle Redpath,  
Lundi 7 novembre à 20h00  
Renseignements: 843-9305 Billets: 20\$-12\$

**10** STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL  
Suites allemandes, les disciples allemands de Lully  
Église Notre-Dame du Très-Saint-Sacrement  
Dimanche 10 novembre 1991 à 20h00  
Rens.: 843-4007 Billets: 20\$-14\$ ét./65+

**17** PRO MUSICA, SÉRIE ÉMERAUDE  
Le Trio Fontenay (violon, violoncelle, piano)  
Église Erskine & American (stationnement: Standard Life)  
Dimanche 17 novembre 1991 à 20h00  
Rens.: 845-0532 Billets: 17\$-8\$ étud. (TPS en sus)

**24** PRO MUSICA, SÉRIE ÉMERAUDE  
Les Violons du Roy/La Chapelle Nouvelle-France  
Oratorio de Noël, de Jean-Sébastien Bach  
Salle Claude Champagne - PDA.  
Dimanche 24 novembre 1991 à 20h00  
Rens.: 845-0532 Billets: 17\$-8\$ étud. (TPS en sus)

Association des organismes musicaux du Québec

EN COLLABORATION AVEC  
**LE DEVOIR**  
ET  
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

**FICTIFS** 16/26

16 courts métrages

avec  
Denis Bouchard  
Mario St-Amand  
Marie-Hélène Montpetit  
Julie Deslauriers  
Chantal Beauré  
Denis Bernard  
Daniel Brière  
Sonia Laplante  
Paul Hébert  
David Lahaye  
Monique Spaziani  
Danièle Panneton  
Louise Laparé  
Éric Brisebois  
Amulette Garneau  
Anais Goulet-Robitaille  
Juliette Huot  
Monique Miller  
Gildor Roy...

14 AU 24 NOVEMBRE 1991  
CINÉMA DU QUARTIER LATIN  
858 Ste-Catherine est, métro Berri-UQAM

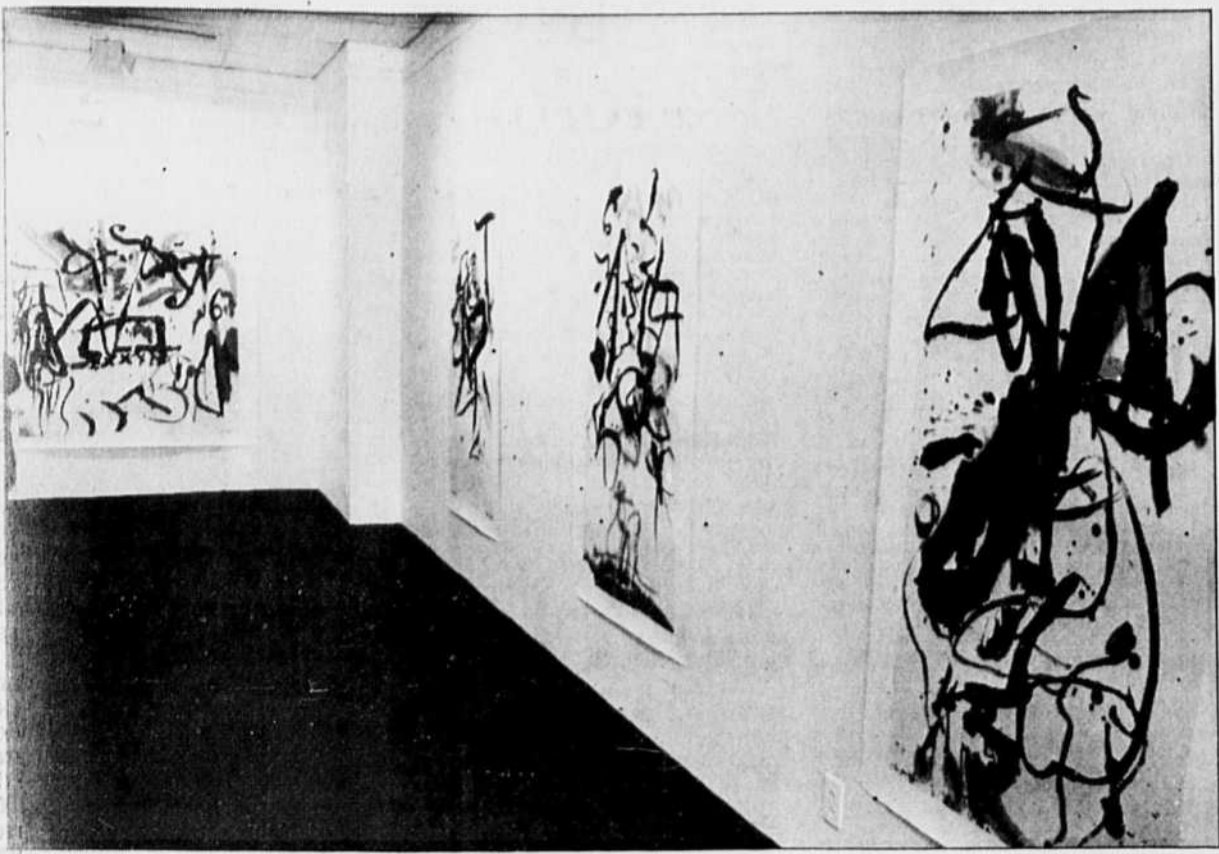
ANTENNA, Le Devoir et Ciel 98.5 invitent 250 personnes au lancement de la collection Fictions 16/26. Mercredi le 13 novembre 1991 à 19h30 au cinéma Quartier Latin

Retournez à Concours Fictions 16/26, Antenne, 1175 Place Phéles, bureau 104, Montréal (Québec) H3B 3C8  
Date limite pour participer: 5 novembre 1991  
125 personnes retiennent un lapsus passer double. Les règlements du concours sont disponibles chez Antenna. La valeur des prix est de 1500 \$.

Un logo quant à la conduite et l'attribution d'un prix de concours publicitaire peut être soumis à la Page des loteries et courses du Québec.

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
TÉL. \_\_\_\_\_ AGE \_\_\_\_\_

**ARTS VISUELS**



Francine Simonin, à la Galerie Elca London.

PHOTO JACQUES NADEAU

## Flaques d'eau et de passion

**Francine Simonin**  
Galerie Elca London  
1616, rue Sherbrooke ouest  
jusqu'au 7 novembre 1991  
**Marie-Michèle Cron**

ELLE ARRIVE dans la maison qu'elle a délaissée pendant de longs mois, circule de pièce en pièce pour sentir l'odeur qu'elle avait oubliée. Puis, elle grille une cigarette qui fait un point rouge dans la pénombre tout en réfléchissant, les yeux dans la vague, perdus dans les verres épais de ses lunettes. Alors, elle se penche vers le sol, prend le pinceau trempé d'encre noire et jette ses émotions sur une mince feuille de papier japonais, s'arrête, tourne autour comme un animal aux aguets, et fait danser, par des gestes incisifs et voluptueux, la vie, l'amour, la sensualité. Francine Simonin est rentrée au bercail. Vaudoise d'origine (Suisse), québécoise de coeur depuis 1968, cette artiste qui fait la navette entre les deux continents, expose à la galerie Elca London *Les parleuses*, une nouvelle série d'œuvres sur papier de Chine où l'écriture déliée qu'on lui connaît, chaque comme un fouet, trouble des espaces vierges, évite la géométrie, dans les bleus et les sanguines comme des flaques d'eau et de passion.

Le geste de l'artiste qui prend sa genèse dans l'expressionnisme abstrait d'un Jackson Pollock entre autres, devient la pure manifestation de l'indéterminé, de l'instinct, de l'énergie vitale et fait ressurgir des images enfouies dans les tréfonds de l'Être. Un geste qui ne s'arrête pas là. Car, après avoir fait un détour vers la figuration, l'abstraction s'en mêle : les corps féminins (thème de prédilection de l'artiste depuis une vingtaine d'années) qui hantent les grandes surfaces fragiles et blanches du papier, s'enveniment et se métamorphosent en une calligraphie orientale soignée et raffinée empreinte d'érotisme. Alors, les œuvres deviennent des sismographes qui enregistrent le moindre tremblement de la main qui les a effleurées, les sursauts des figures qui les parcourent comme des frissons, les froids et les chaleurs intenses qui les fait tapir dans des masses sombres ou

des inondations lumineuses. Francine Simonin laisse toujours des traces de son passage dans les lieux qu'elle investit, corps et âme. Chaque atelier qu'elle occupe, s'imprègne de sa présence et, réciproquement, influence sa production. Alors, elle ouvre sa fenêtre sur le paysage qui l'entoure et c'est le monde animal et végétal du lac suisse de Cortaillod qui échoue sur son œuvre. Puis c'est le sud de la France, ses terres arides et brûlées par le soleil, qui imbibent des séries portées par le mistral, les orages brefs, l'écume des jours, et la proximité de la mer. Toujours la mer Roussillon, Port-Camargue, Mallaucène. Ici, peintures et dessins sont liés à cette nature farouche bercée de jaunes et d'ocre rose comme les murs des maisons des gardiens camargais.

Mais, à Montréal, au cours de deux hivers particulièrement rigoureux, Francine Simonin s'est enfermée entre ses quatre murs blancs et s'est changée en ermite. Elle a fait *Les îles* où les eaux glacées et bleu-grises du fleuve glissent et tourbillonnent, dérotées par la force des courants. « Tous ces ateliers sont des cadeaux et des territoires particuliers que j'ai apprivoisés, dit-elle. Je prend conscience maintenant que ce que je fais est aussi un produit des lieux dans lesquels je travaille, mais aussi un produit du monde, des gens qui m'entourent et qui apportent une autre perception au papier. Mais, ce n'est jamais un hasard. Ce que le lieu donne, tu lui renvoies. C'est un échange. En ce moment, je me replonge dans l'atelier montréalais et c'est comme une scène où tu joues une pièce de théâtre. La scène est vide, tu amènes le décor et petit à petit, l'histoire se déroule.

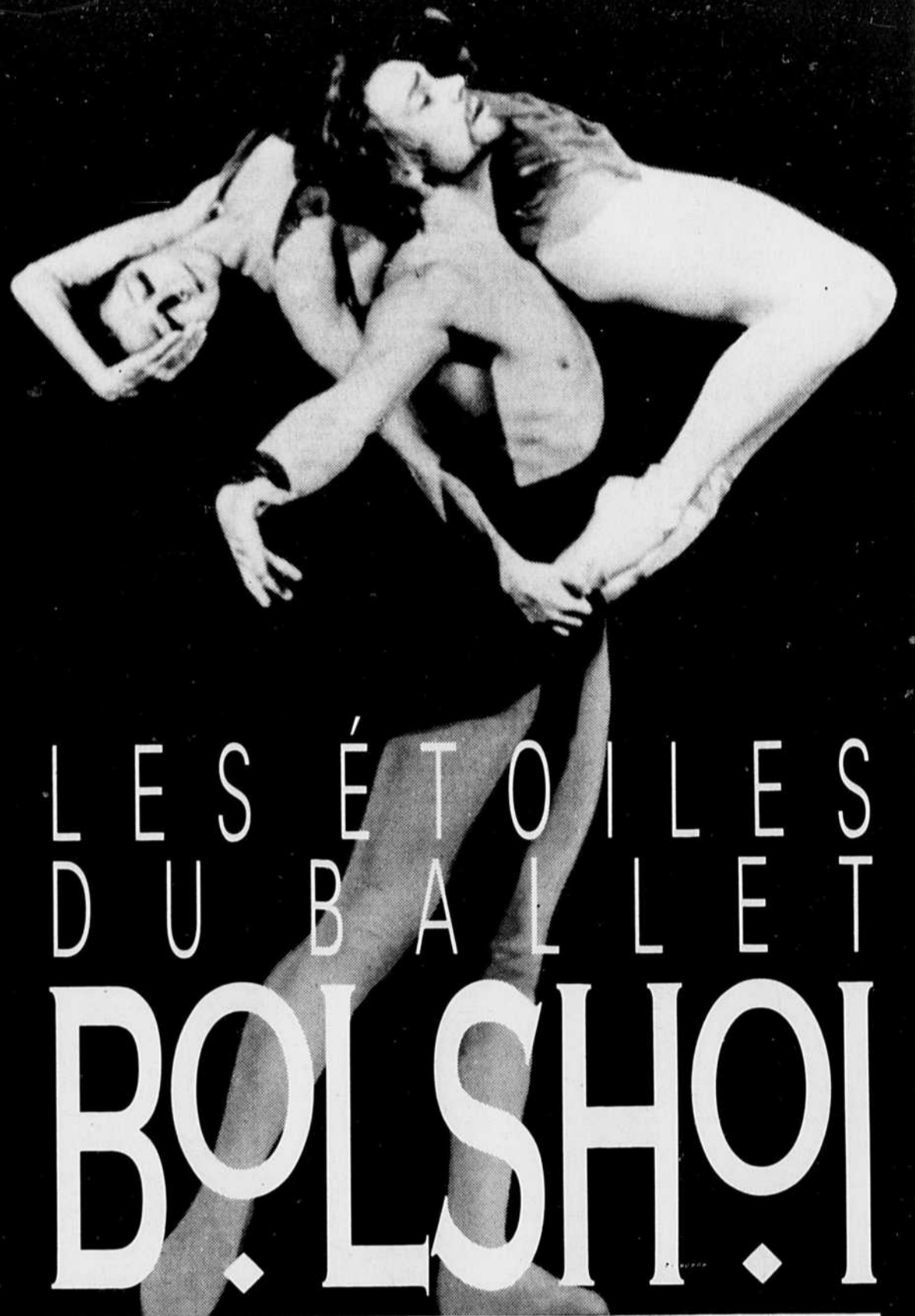
Pour se réapproprier ces espaces de vie, l'artiste circule et bouge beaucoup, s'installe près du mur gauche, se déplace vers le mur de droite, sorte de farfadet mobile, insatiable, toujours à l'affût de ce qui aurait échappé à son œil inquisiteur. « Mais, il existe des zones où je ne peux pas travailler avant d'être bien dit-elle. Et c'est seulement depuis deux ans que je m'en suis rendue compte. L'idée du mouvement dans l'atelier s'attache à l'idée du démenagement d'un lieu à l'autre. C'est exponentiel. Je fais comme les écureuils qui font leur nid, une noisette

par ici, deux par là. »

Avec *Les parleuses* qui se réfèrent au titre d'un roman de Marguerite Duras, elle écoutait parler deux amies qui ne s'étaient pas vues depuis longtemps, mais aussi leurs rires, leurs chuchotements, la musicalité de leurs voix qu'elle a « couché » sur le papier. Le résultat ? Hiéroglyphes, lettres alphabétiques, figures athlétiques rebondissent, volubiles, comme des êtres frappés de glôssolalie. Certes, il y a encore de vagues reminiscences aux courbes féminines, à leurs formes érotiques mais les figures se défigurent de plus en plus et les espaces aveuglés d'encre noire se vident, comme si l'artiste en dépouillant tout corps de son aspect charnel, voulait revenir au degré zéro de son écriture. Et fait inusité, chaque œuvre épinglée sur le mur s'est délestée de son cadre, de la vitre qui la protège, rompant avec les habitudes de lecture du spectateur. Le papier laissé à lui-même, libre, respire et aspire le lieu qui l'entoure, le regard qui se pose sur lui. Avec le temps, il vieillira et gardera à jamais les traces du vécu de l'artiste. Un procédé qui n'a pas l'air de faire le bonheur de tous car Francine Simonin a eu maille à partir avec la Musée de Lausanne et certaines galeries où elle expose. Comme quoi, il est toujours difficile d'ébranler les certitudes et de rompre avec les traditions. Alors, ne serait-ce pas plutôt ici un subtil moyen de remettre en cause la pérennité des œuvres sur papier ? Francine Simonin persévère. Infatigable et prolifique, elle est partout à la fois.

Après avoir exposé en Europe, entre autres, à Essen en Allemagne, après avoir fait une halte à Montréal où elle participe à l'exposition *Huit peintres vaudois Ruminant pour la gloire* qui se tient actuellement à la galerie de l'Université du Québec à Montréal, elle présentera d'autres œuvres à Québec à la galerie Lacerre puis partira encore à la conquête de Bordeaux ce printemps. La « vieille » routière de l'art contemporain sera sur les lieux de l'exposition ELAAC 91 le 11 novembre pour la signature d'un catalogue d'exposition. Elle profitera avec raison de ce bain de foule annuel car juste après, elle partira pour Evian, méditer dans son nouvel atelier.

# Ekaterina Vladimirovna MAXIMOVA VASILIEV



## LES ÉTOILES DU BALLET BOLSHOI

### EN VEDETTE ÉGALEMENT DES MEMBRES DES BALLETS BOLSHOI ET KIROV

#### PROGRAMME I

Jeudi 12 décembre et  
Samedi 14 décembre 1991

#### Suite nostalgique

- La Belle au bois dormant
- La Bayadère
- Le Papillon
- Don Quichotte
- Anyuta
- La Mort du cygne
- Symphonie n° 6

#### PROGRAMME II

Vendredi 13 décembre 1991

- La Belle au bois dormant
- Don Quichotte
- La Mort du cygne
- La Bayadère
- Suite nostalgique
- Pas de quatre
- Tango, Fragments of a Life

Les programmes sont susceptibles d'être modifiés.

### TROIS SPECTACLES SEULEMENT! 12 - 14 DÉCEMBRE, 20:00 H

Place des Arts  
Salle Wilfrid-Pelletier

Billets en vente au guichet de la Place des Arts et à tous les guichets TicketMaster situés dans certains magasins de La Baie. Réservations par téléphone:

Place des Arts TicketMaster  
842-2112 790-2222

## EN VENTE LUNDI!

La Société Philharmonique de Montréal

**L'ORCHESTRE DE CHAMBRE FRANZ LISZT DE BUDAPEST**

Heidi Klässen, soprano — Chœur de l'UQAM  
Dir. MICHAEL SCHWARTZ

**MIKLÓS TAKÁCS**

**MOZART**

Petite musique de nuit  
Exultate, jubilate  
Messa di minuire  
Symphonie n° 40 sol mineur

Mardi, le 5 novembre 1991, 20 heures  
Église Saint-Jean-Baptiste  
Angle Rachel et Henri-Julien (Métro Mont-Royal)  
Admission: 20 \$ Billets en vente: Place des Arts  
Réseau Admission: 522-1245 (plus frais de service)  
À l'entrée de l'église, une heure avant le concert

**CONCERTS VITRAUX**

**Messie**  
GEORGE FREDERIC HANDEL  
Version originale

Solistes:  
SHARI SAUNDERS soprano  
DANIEL TAYLOR alto  
BENJAMIN BUTTERFIELD ténor  
ERIC OLANO basse

CHANTEURS DE LA CATHÉDRALE  
Dir. GERALD WHEELER

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL  
Chef d'orchestre, BORIS BROTT

Lundi soir, le 18 novembre, à 20h00  
Cathédrale Christ Church  
(entre Eaton et la Baie)

BILLETTS: 18 \$ - 25 \$, Etudiants 15 \$  
En vente: Place de la Cathédrale 1444 Union  
et au guichet de la Place des Arts

Renseignements:  
842-2112 ou 487-5190

Celanese

Hoechst



**ARTS VISUELS**

# Superstitions et rêves prémonitoires

**Kartz Ucci**  
Galerie La Centrale  
279, rue Sherbrooke ouest  
Suite 311-D  
Jusqu'au 10 novembre 1991

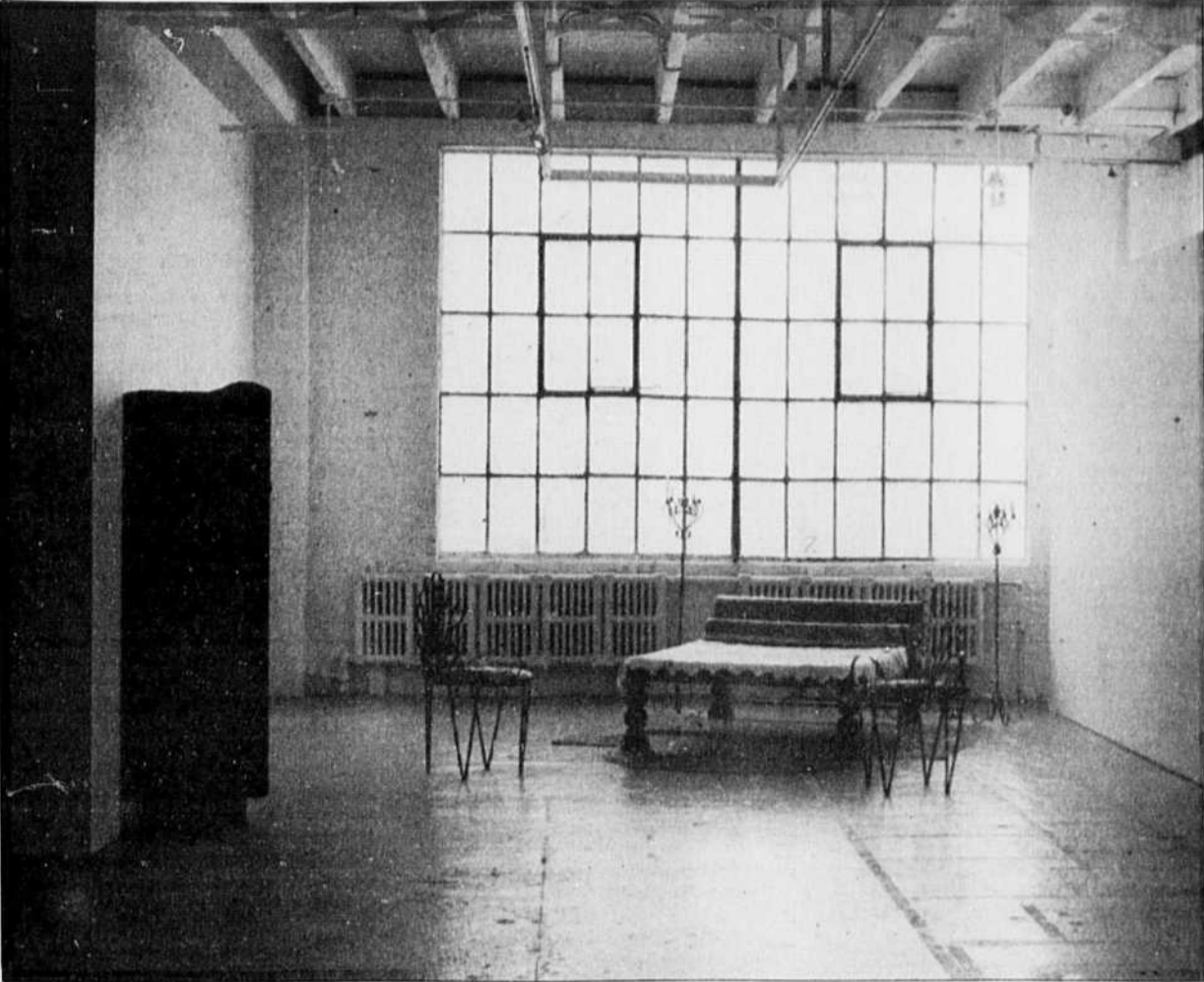
**Jeune photographie**  
Galerie Dazibao  
279, rue Sherbrooke ouest  
Suite 311-C  
Jusqu'au 10 novembre 1991

**Marie-Michèle Cron**

Il y a une voix qui sort du haut-parleur et qui libère des mots chantés en italien, une vague odeur d'encens qui flotte dans l'air, une exubérance baroque atténuée par une ambiance propice au calme et au recueillement. Avec ses oeuvres transcendantes, Kartz Ucci nous parachute en Italie, au coeur de vieilles traditions rurales latines où la femme, vouée à jouer son rôle de génitrice et de gardienne du foyer, veille sur des pratiques ancestrales truffées de symboles singuliers. Ce sont les superstitions et les rêves prémonitoires que la mère de l'artiste, illettrée, lui racontait lorsqu'elle était enfant. Impossible de ne pas tomber dans cet univers étranger et familier à la fois (Kartz Ucci est italo-canadienne) lorsque les cultures et les origines se confrontent pour faire jaillir non pas un passé nostalgique ou un brillant avenir, mais une double identité d'une riche complexité.

Ainsi, sur le sol de la galerie La Centrale, Kartz Ucci a éparpillé des gousses d'ail près de deux bancs en plomb qui ornent un petit bassin rempli d'huile d'olive. Alors, l'image prégnante du sud méditerranéen s'ouvre devant nous et l'on imagine les yeux assis sur la place, la paume de leurs mains sillonnée de rides posée sur une canne, le visage buriné par le soleil et par le travail dans les champs, devisant sur les jeunes qui, attirés par les tentations citadines, désertent le village où ils ont grandi. Telle la fameuse madeleine de Proust, cette installation réveille en nous un flot de souvenirs : films de frères Taviani, odeur capiteuse et piquante de la sauce tomate, flashes photographiques de paysage ambre et dorés, veuves en noir qui attendent la mort sur le pallier de leur porte. Mais, elle participe de ces rituels qui, pour mieux contrer le mauvais sort, s'entourent de toute une panoplie de signes et de gestes protecteurs : si l'on jette une goutte d'huile dans l'eau et que celle-ci s'éparpille, on est atteint du mauvais oeil. Une gousses d'ail portée à la boutonnière chassera ce funeste présage.

Au fond de la pièce, un immense lit recouvert d'un drap de dentelle, des chaises, des candélabres sertis de Cire fondue, nous font pénétrer dans



Une oeuvre de Kartz Ucci, à la Galerie La Centrale.

une chambre nuptiale qui accueille le deuil de la virginité de la jeune mariée. Une armoire entrebâillée dont l'intérieur est peint en rouge sang, présente ses parois tapissées de clous où une pile de draps d'une blancheur immaculée empilés les uns sur les autres devient le symbole éclatant de la dot, de ce linge que l'on passe de mère en fille de génération en génération, pour perpétuer la tradition. Les matériaux utilisés par l'artiste, le plomb nocif, le fer forgé ouvragé des dossiers des chaises et de la poignée du placard par exemple, sont maniés avec beaucoup d'habileté : martelé, coulé, finement ciselé, ils révèlent alors un pouvoir de séduction inattendu. Telle cette petite robe de baptême en plomb ornée d'un dessin maléfique cousu de pigments d'or et suspendue derrière une ouverture percée dans un mur. Là, une muque de serpent, magnifique, se love sur le rebord de la fenêtre rayée de savon qui filtre la clarté extérieure en une lumière diffuse. Métaphore de la transformation, du passage obligé de l'enfance à l'âge adulte, de la perte de la candeur, elle est comme toute cette exposition d'ailleurs, suspendue entre deux mondes, ancien et moderne, au carrefour des discours sociaux, reli-

gieux et féministes.

### Jeune photographie

MANIPULATIONS, triturations, fragmentations, brûlures, maquillages... Cinq artistes en font voir de toutes les couleurs à la photographie. Il la déshabille, la déstabilise de ses us et coutumes, la confronte à d'autres médiums, la perce, la déguise, en explorant toutes ses facettes les plus incongrues. En fait, ils lui tirent un drôle de portrait et la transforment, d'une fort réjouissante manière, en une sorte de pantin désarticulé, aux membres élastiques et au regard trouble. Ainsi, pour une troisième année consécutive, la galerie Dazibao nous présente un phalange de jeunes photographes peu connus du réseau habituel (et dans ce cas-ci, en début de carrière) sous l'égide des conservatrices invitées Danièle Beaulieu et Ginette Bouchard et dont le thème commun tourne autour du pillage et de la reconstruction de la matière photographique. Les interventions, iconoclastes, bousculent notre manière de regarder en superficie pour mieux pervertir nos sens et nous plonger dans une ambiance à la fois électrique et nébuleuse. Serait-ce l'air du temps qui s'y prête-

rait ?

En transposant les notions d'opacité et de transparence et en les juxtaposant d'une bien intime façon, Pierre Plante enfonce les configurations du réel dans un foisonnement de traces picturales qui accentue les effets de brouillage, de réconciliation et d'étrangeté entre la peinture et la photographie. Ainsi d'une mise en scène immobile, des bustes de mannequins au crâne lisse posant près d'objets hétéroclites, qui s'active soudainement lorsqu'un rouge carmin balaye sa surface, la « saillie » et attire l'oeil au-delà de son vernis ducteur. On est embarrassé dans ce travail réservé à la perception car obsédé par l'envie de tout gratter pour voir dans toute la vérité de ses détails, les yeux glauques et fixes des poupées, le bric-à-brac sympathique de la chambre d'apothicaire où elles se trouvent.

Ce lien entre deux médiums qui fonctionnent avec leurs propres lois et sensibilités, se répercute dans les photos-peintures de Julie Gascon où l'on n'arrive même plus à dissocier ce qui appartient à l'un ou à l'autre. L'artiste trafique si bien ce lieu de transition entre eux, que nous sommes obligés de nous approcher de

- AU BOUT DE LA 20:** 107 Joly, Rivière-du-Loup (418-862-0258) - Evasion des cellules de l'imagerie - oeuvres de Richard Drouin, du 30 oct. au 24 nov., du mer. au dim. de 13h30 à 16h30.
- LA CENTRALE (CENTRE POUR FEMMES-ARTISTES):** 279 ouest Sherbrooke, ste 311-D, Montréal (844-3489) - Sculpture-installation de Kartz Ucci, du 12 oct. au 10 nov.
- CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTRÉAL:** 4247 St-Dominique, Montréal (842-4302) - Notesses, installation de complémentarité Bourgauff/Durocher, jusqu'au 15 nov.
- CENTRE SAIDYE BRONFMAN:** 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) - Peintures récentes de Su Schme, du 3 oct. au 14 nov.
- CENTRE CULTUREL JACQUES FERRON:** 100 ouest St-Laurent, Longueuil - Exposition d'estampes des finalistes du Prix Albert-Dumouchel, jusqu'au 10 nov.
- CENTRE CULTUREL VANIER:** Galerie La Seigneurie, 15 boul. Maple, Châteauguay - Exposition de l'Atelier libre d'aquarelle de Châteauguay, jusqu'au 16 nov.
- CENTRE DE DESIGN DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL:** 200 ouest Sherbrooke, Montréal (987-3395) - Exposition Les Années Concoures, sur les concours d'architecture en France, du 26 sept. au 3 nov., du mer. au dim. de midi à 18h.
- CENTRE D'EXPOSITION CIRCA:** 372 ouest Ste-Catherine ste 444, Montréal (393-6248) - Oeuvres de Tatiana Demidoff-Séguin, du 5 oct. au 9 nov.
- CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS:** 185 Du Palais, St-Jérôme (432-7171) - Oeuvres de Michel Morin, du 3 au 15 déc.
- CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL:** 335 place d'Youville, Montréal (872-3207) - Reconstitutions théâtrales, vidéos, bandes sonores, artefacts et photographies, 350 ans de l'histoire de Montréal - Exposition temporaire sur l'histoire des rues de Montréal, jusqu'au 1er déc., tous les jours.
- CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL:** Place Du Parc, Montréal (888-0811) - Les Cent Jours d'Art Contemporain de Montréal 1991: Art et Espace Public, du 15 août au 3 nov., mar. au dim. de 10h à 18h.
- LA CHAMBRE BLANCHE:** 185 Christophe-Columb est, Québec (418-529-2715) - Peinture et installation: Danny Tardif et Andrew Forster, du 9 oct. au 3 nov.
- CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASSEUR:** 100 est Sherbrooke, Montréal - Exposition « Douze danses espagnoles » de l'artiste Barry Wainwright, jusqu'au 7 nov. - « Claude Champagne » exposition en collaboration avec la Bibliothèque Nationale du Canada, du 13 nov. au 15 déc.
- COMPLEXE DU CANAL LACHINE:** 4710 St-Ambroise, Montréal (935-1291) - Galerie Jaune: Denis Chabot - Galerie Rouge: Claude Béland et Robert Dufour - Galerie Bleue: Harry Symons - Galerie Verte: Julie Robert - Galerie Grise: Cindy Sherry, du 6 au 29 nov.
- DAZIBAO:** 279 ouest Sherbrooke, espace 311-C, Montréal (845-0063) - Jeunes photographes K. Biron, J. Gascon, A. Harvey, A. Olcott et P. Plante, jusqu'au 10 nov.
- ÉCOLE VINCENT D'INDY:** 628 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (735-5261) - Exposition célébrant le centenaire de la naissance de Claude Champagne provenant de la Bibliothèque Nationale du Canada, du 15 oct. au 7 nov.
- ESPACE LA TRANCHÉFILIE:** 5331 St-Laurent, Montréal (270-9313) - Betty Goodwin, livre d'artiste, du 2 nov. au 15 janv., mar. au sam. 10h à 17h.
- GALERIE D'ART BOUGAINVILLE:** 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) - Oeuvres de V. Bordeleau, R. Cantin, R. Duchesne, L. Houle et R. Savignac, jusqu'au 13 nov.
- GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT:** 100 est rue Gentilly, Longueuil (679-2966) - Installation de Carole Baillargeon, du 29 nov. au 16 nov.

- GALERIE D'ART CONCORDIA:** Univ. Concordia, 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) - Tableaux récents de Susanna Heller, du 24 oct. au 7 déc. - Galerie VAV, 1395 o René-Lévesque, Oeuvres de Homeira Mortazavi et Mark Zimerli, jusqu'au 9 nov.
- GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL:** 2122 Crescent, Montréal - Tableaux de Christian Thibault, jusqu'au 2 nov.
- GALERIE D'ART MME ALONZO:** 223 est Prince Arthur, Montréal (987-1265) - Artistes de la galerie et plusieurs artistes québécois, du 15 oct. au 15 nov.
- GALERIE D'ART STEWART HALL:** 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (830-1254) - Photographies de Holly King et installation de Lois Schklar, du 27 oct. au 1er déc.
- GALERIE CHANTAL BOULANGER:** 372 ouest Ste-Catherine ste 502, Montréal (397-0044) - Oeuvres de Danielle Sauvé, jusqu'au 9 nov.
- GALERIE CITRON:** 1875 ouest René-Lévesque, Montréal (939-0809) - Oeuvres en pierre de la sculpteure Esther Topaz, jusqu'au 23 nov.
- GALERIE CLARK:** 1591 Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) - Oeuvres de Gigi Perron et installation de Joan Rzakiewicz, du 31 oct. au 24 nov.
- GALERIE DOMINION:** 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7471) - Sculptures de Shokichi Sato, du 22 oct. au 2 nov.
- GALERIE ELCA LONDON:** 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) - Oeuvres de Francine Simonin, du 19 oct. au 9 nov.
- GALERIE L'EMPREINTE:** 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) - Oeuvres récentes de Carole Bibeau et Marie Letellier, du 16 oct. au 4 nov.
- GALERIE ESTAMPE PLUS:** 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) - Oeuvres de Eléne Gamache, du 3 au 28 nov.
- GALERIE JOCELYNE GOBEL:** 2154 Crescent, Montréal (843-3856) - Point de vue de la Hollande, jusqu'au 16 nov.
- GALERIE GRAFF:** 963 est Rachel, Montréal (526-2616) - Oeuvres récentes de Robert Wolfe, jusqu'au 17 nov.
- GALERIE H.E.C.:** 5255 Decelles, Montréal - Sélection d'oeuvres de la collection Martineau-Walker, jusqu'au 11 nov.
- GALERIE SAMUEL LALLOUZ:** 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (398-9806) - Six photographes allemands: B. Becker, A. Brenner, U. Gamba, M. Jade, S. Nieweg et J. Sasse, jusqu'au 16 nov.
- GALERIE LUMIÈRE NOIRE:** 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478) - Oeuvres de Susana Wald et Ludwig Zeller, du 26 oct. au 1er déc.
- GALERIE MICHEL-ANGE:** 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) - Oeuvres de Nérée de Grâce et Marcel Fecteau, jusqu'au 10 nov.
- GALERIE MONTCALM:** 25 Laurier, Hull (819-595-7171) - « L'éternelle insouciance » exposition de Raymond Warren, du 3 oct. au 3 nov.
- GALERIE DU SERVICE DES ACTIVITÉS CULTURELLES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL:** 2332 boul. Édouard-Montpetit, 4e étage, Montréal (343-6111) - Architectures du Xxe siècle, exposition itinérante réalisée par le Musée de la Civilisation, jusqu'au 14 nov., mar. au sam.
- GALERIE BARBARA SILVERBERG:** 2148 Mackay, Montréal (932-3987) - Céramiques et gravures de Paul Mathieu, du 5 oct. au 12 nov.
- GALERIE SKOL:** 279 ouest Sherbrooke, espace 311A, Montréal (842-4021) - Oeuvres de Hélène Lord, du 2 au 24 nov.
- GALERIE TROIS POINTS:** 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) - Galerie 1: Marcel St-Pierre - Galerie 2: Yves Louis-Seize, jusqu'au 23 nov.
- GALERIE UQAM:** Pavillon Judith-Jasmin, Montréal - Salle J-R 20. Topographies de corps transparents de Elyse St-Amour, jusqu'au 3 nov. - Huit peintres vaudois, jusqu'au 24 nov.

- GALERIE VERRE D'ART:** 1518 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896) - Susan Edgerley, du 5 au 26 nov.
- GALERIE VERTICALE:** 1897 ouest Dagenais, Laval (628-8684) - Affaires d'art • collections d'entreprises, jusqu'au 10 nov.
- GALERIE WEST END:** 1358 ave Greene, Westmount (933-4314) - Oeuvres de Dawn McCracken, du 30 oct. au 13 nov.
- GUILDE GRAPHIQUE:** 9 ouest St-Paul, Montréal (844-3438) - 25 ans d'images à la Guilde graphique • oeuvres anciennes et rares, épreuves d'atelier et créations récentes en gravure québécoise, jusqu'au 25 nov., mar. au dim.
- L'INSPECTEUR ÉPINGLE:** 4051 St-Hubert, coin Duluth, Montréal (598-7764) - L'inspecteur Épingle présente Les Agents Noirs, du 13 oct. au 3 nov., le 3 nov. vernissage et encais des oeuvres
- JARDIN DE LA SCULPTURE:** Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval - Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.
- MAISON DES ARTS DE LAVAL:** 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442) - Sculptures sur bronze de Liard - Tableaux récents des artistes de l'Académie de peintres professionnels de Laval, jusqu'au 17 nov.
- MAISON DU PRESSEUR:** 10,865 du Pressoir (métro Henri-Bourassa) Montréal - Les prisons communes de Montréal, regard historique sur les prisons de Mtl, du 3 nov. au 5 janv.
- MICHEL TÊTREAU ART CONTEMPORAIN:** 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) - Oeuvres récentes de Louis-Pierre Bougie, du 23 oct. au 23 nov.
- OBORO:** 3981 St-Laurent, Montréal (844-3250) - Travaux récents de Roger Bellemare, du 12 oct. au 10 nov.
- OCURRENCE:** 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) - Environnement sculptural de Nicole Charest, du 30 oct. au 24 nov.
- L'OEIL DE POISSON:** 25 ouest boul. Hébert, Québec (418-648-2975) - Oeuvres de Josée Peltier, jusqu'au 10 nov.
- OPTICA:** 3981 St-Laurent espace 501, Montréal (287-1574) - B. Caruso, J.M. Delavalle, Y. Gaucher, R. Martin, J. Poldas et H. Saxe, du 12 oct. au 10 nov.
- PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE:** Ste-Adèle - Oeuvres de Mario Verdon, du 12 oct. au 21 nov.
- PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE:** 6160 Route 335, St-Calixte (222-1507) - Oeuvres de Jaroslav Svoboda, du 20 oct. au 17 nov.
- SALLE WILFRID-PELLETIER:** PDA, Montréal - Oeuvres contemporaines exécutées par des artistes suisses résidant au Québec, jusqu'au 10 nov.
- VIEUX-PRESBYTÈRE DE ST-BRUNO:** 15 Des Peupliers, St-Bruno (653-7872) - Oeuvres récentes de Marcel H. Poinier, jusqu'au 3 nov.
- WADDINGTON AND GORCE INC.:** 2155 Mackay, Montréal (847-1112) - Oeuvres récentes de John Fox, du 26 oct. au 14 nov.

## Maisons de la culture

- MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES:** 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal (872-6889) - 25 ans du Conseil, 25 ans de peinture, du 10 oct. au 3 nov. - Tryptiques de Mel Boyaner, du 7 au 28 nov. - Art contemporain: Exposition de groupe organisée par le Musée de l'Institut Thomas Moore, du 12 au 26 nov.

près pour distinguer la mèche de cheveux de ce garçon accroché à la crinière d'un cheval. Ou cette chute près de rochers feuillus qui avale en un tourbillon sans fin les positions foetales d'une femme nue. Les couleurs rouges sombres et noires appliquées à larges traits dramatisent l'espace photographique et rappellent la facture tourmentée et dynamique des toiles de Goya. Une matérialité mise en relief dans les autoportraits d'André Harvey qui utilise le photomaton pour son efficacité rapide à produire de l'image. Textures, sérialité, trous, aplatissement du grain photographique concourent à faire du corps exposé, une sorte d'écorce d'arbre, une peau étrangère, une carapace de protection contre l'envahissement de tous ces « défauts » techniques.

Karole Biron, quant à elle, se sert de la sculpture pour installer face à des représentations d'environne-

ments empreints d'histoire(s), des morceaux de béton aux courbes douces ou asymétriques. Ils entretiennent des rapports formels avec des photos d'escaliers plantureux ou en colimaçon, porteurs de tous ces pas qui les ont usés, et se confrontent mutuellement dans leur aspect compact et aérien. Finalement, les oeuvres d'Andrew Olcott, les plus saisissantes de cette exposition à mon avis, rongées par les flammes (l'artiste, entre autres, les fait cuire au four) nous perturbent dans leur apparente facilité et fragilité charnelle. Fragments corporels irradiés, édifices en ruines, intérieurs vides et désaffectés tels des archéologues d'une mémoire rapidement consommée, donnent l'impression d'avoir été soufflés par un cataclysme impitoyable. Une atmosphère sulfureuse où les jaunes et les sépias brûlent, emportés par une fièvre lancinante.

Première exposition publique  
**JEAN-PAUL RIOPELLE**  
Série « Dommage »  
Eaux-fortes 1991  
**Galerie Barbara Silverberg**  
2148, rue Mackay, Montréal (Québec) H3G 2J1  
(514) 932-3987

**AFFICHES ENCADREMENT LAMINAGE**  
*atelier 60*  
COIN ST-LAURENT ET FAIRMOUNT  
276-2872

**Louis-Pierre Bougie**  
monotypes - gravures et dessins  
jusqu'au 23 novembre  
Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec  
1192, rue Beaudry, Montréal (Québec) Canada H2L 3E4  
Tél.: (514) 521-2141  
Télex: (514) 521-6678

**ART ACTUEL 91**  
60 peintres de la relève  
1, 2, 3 NOVEMBRE  
de 11h à 21h  
UNION FRANÇAISE  
429, rue Viger est - Montréal  
Métro : Champ de Mars

**FRANCINE SIMONIN**  
**Galerie Elea London**  
1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646  
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

« carnets et croquis »  
**DENYSE GERIN**  
installation à l'atelier  
Dernière fin de semaine  
**Atelier 410**  
4060 Boul. Saint-Laurent  
du jeudi au dimanche de 13h à 17h  
Tél.: (514) 288 7812

**RENÉE DUROCHER**  
oeuvres récentes  
jusqu'au 6 novembre

**DANIELE ROCHON**  
oeuvres récentes  
vernissage le 7 novembre à 17h  
**GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN**  
1434 Sherbrooke O. Montréal, 849-3637

**ENTRE ILLUSION et VERTIGE**  
oeuvres récentes  
**THOUIN - PERRAULT**  
Vernissage mardi le 5 novembre à 19h  
L'exposition se poursuivra jusqu'au 16 novembre  
**GALERIE Clarence Gagnon**  
1108 LAURIER, O. OUTREMONT — RENS.: 270-2962

**GALERIE du Vieux Village**  
vous invite au  
VERNISSAGE DES OEVRES DE 14 AQUARELLISTES DE LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'AQUARELLE  
Le dimanche 3 novembre 1991 à 13 heures  
(L'exposition se poursuivra jusqu'au 17 NOVEMBRE.)  
**BAIRD D., BÉLANGER R., BÉRUBÉ J.-M., GERVAIS D., HÉBERT J., LAMOUREUX C., LORTIE R., MARTIN M., MIRON E., PALMAERTS R., PRICE T., SHERWIN A., SZASZ R., VALIQUETTE S.**  
Le dimanche 10 novembre 1991 à 13 heures  
Mini-lancement du livre:  
Roland Palmaerts, l'homme, l'artiste  
(L'artiste sera présent pour autographier les livres)  
**22 DE MONTBRUN, BOUCHERVILLE 641-1757**  
Jeudi: 19h à 21h. Ven.: 13h à 21h. Sam. et dim.: 13h à 17h.

**ARTS VISUELS**

**Visions 91**

**100 Jours d'art contemporain**

Galerias du Parc  
3576, avenue du Parc  
Jusqu'au 3 novembre.

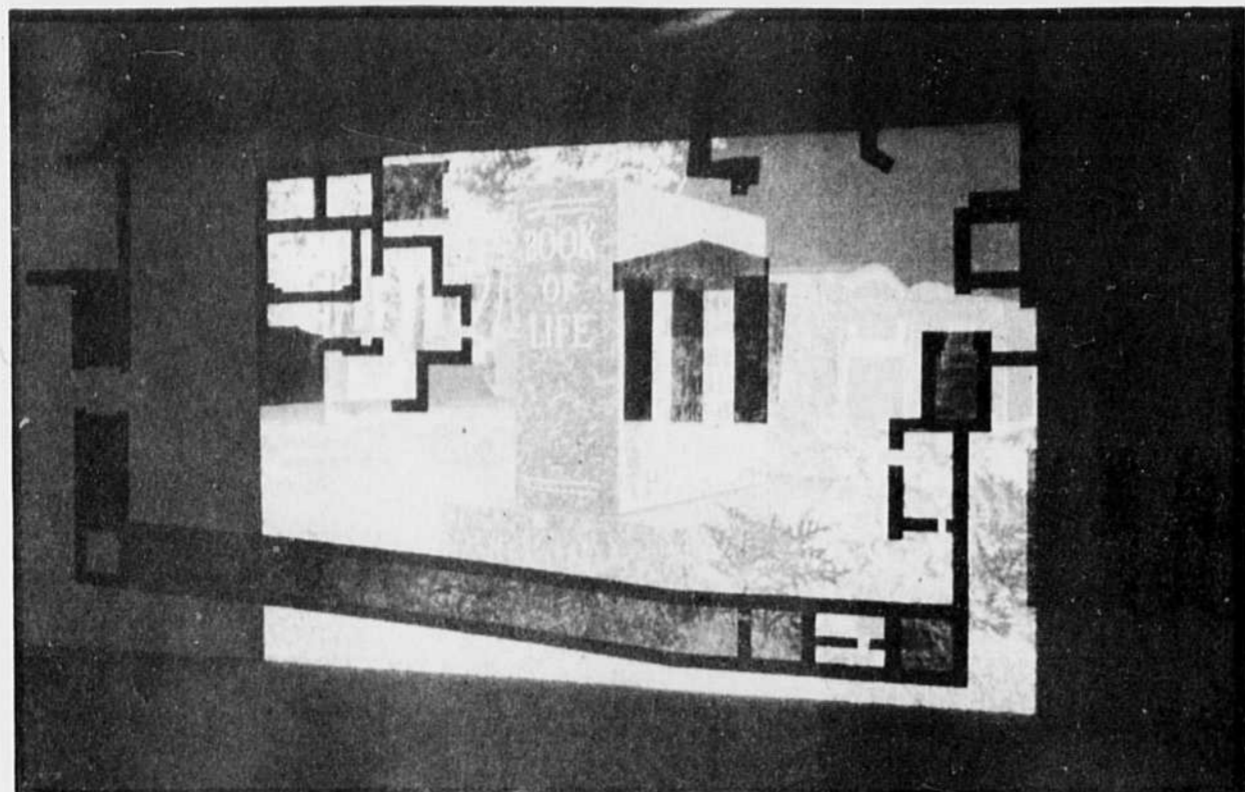
Jean Dumont

SACHANT ce que je sais aujourd'hui, après 97 sur les 100 jours d'art contemporain du CIAC maintenant écoulés, je ne peux que recommander au visiteur qui, en ce samedi et ce dimanche de la dernière chance, en serait à sa première tentative, d'aborder les expositions dans l'ordre opposé à celui qui fut le mien, et de consacrer d'abord un long moment à Visions 91, le volet jeunesse de ces 100 Jours.

Quand on parle de la jeunesse des exposants il faut s'entendre : ils sont à peu près tous dans la trentaine, un âge auquel, dans l'art d'aujourd'hui, on commence à posséder sérieusement son médium et à avoir assimilé en partie ce que l'on a appris à l'université. Sylvie Parent, la conservatrice invitée de l'exposition, est de la même génération qu'eux et se dit ravie d'avoir vu s'établir entre elle et les artistes qu'elle a choisis une complicité profitable.

Visions est une exposition consacrée traditionnellement à la « relève », terme qu'il faut, là encore, employer avec prudence, car nombre des artistes de cette seconde version ont déjà de très bonnes expositions derrière eux. Cette expérience, ce professionnalisme, décelable dans toutes les prestations, est peut-être d'ailleurs, curieusement ce qui au départ m'a tenu sur la marge de leurs productions. J'attendais d'eux qu'ils m'étonnent dans la forme ou l'outrance du propos, moi qui suis d'une autre génération, sans me rendre compte que c'est justement cette attente déçue qui marquait notre différence d'âge et mon ignorance sans doute des problèmes du leur.

Les questions auxquelles sont confrontés ces jeunes artistes sont d'un tout autre ordre que celui du besoin psycho-biologique de l'excès et de l'eubérance, et du goût naturel d'une fronde qui connaît instinctivement ses bases, ses moyens et ses limites. Ils sont plongés, avec leur art, au sein d'un réel médiatisé qui leur échappe de plus en plus, masquant



Sans titre, de Barbara Claus.

leurs points d'appui et voilant d'incertitude les lieux possibles de leur action.

Il faut un moment — et j'ai bénéficié de l'aide de Sylvie Parent — pour se rendre compte que le fil qui relie entre elles la majorité des œuvres de l'exposition est celui de l'obsession de l'image, née de sa surconsommation médiatique, de sa distance de plus en plus grande avec le réel et du doute induit par le simulacre souverain.

Le simulacre étant une position intellectuelle marquant la limite des rapports de l'image et du discours, il est compréhensible que les artistes, dans leurs productions, aient tenté de fuir ou l'une ou l'autre, ou les deux à la fois en redonnant la parole au corps. Mais le corps lui-même les trahissant — et j'avais envie de leur dire que nous étions quelques uns à nous en douter depuis déjà un bon moment! — ils ne peuvent malgré tout éviter le discours hérité de la modernité.

Lorna Brown, une artiste de Co-

lombie-Britannique, le place quant à elle au centre même de son travail, puisque dans *Affect/Affecter*, elle questionne le statut du discours des femmes dans l'espace public, en passant par une utilisation rhétorique des troubles du langage tels qu'étudiés en psychiatrie et utilisés au détriment des femmes en psychanalyse.

Chez d'autres artistes par contre, et je pense particulièrement à Joseph Branco, Panya Clark ou Kelly Wood, on pourrait dire que le discours est central dans sa nécessité et son absence littérale. Joseph Branco, par exemple, est certainement l'un de ceux qui demande le plus instamment au corps d'ancrer sa production dans le réel. C'est certainement aussi l'un des plus déçus par les limitations de ce corps dans cette possibilité d'ancrage. Mais la déception des sens est si parfaite qu'il y faut le savoir préalable, transmissible par le discours pour en prendre conscience. Le spectateur non prévenu ne serait jamais déçu, puisqu'igno-

rant le réel.

Il en est de même chez Panya Clark, de Toronto, qui joue magnifiquement dans les diverses représentations de l'image du dos scarifié d'une femme Nuba puisée dans un exemplaire du National Geographic, de la fragilité des images et de l'absence lancinante de l'original. Il n'y a que ceux qui savent que la sculpture du torse sombre qui fait face au magazine, est en fait un moulage du propre dos de l'artiste, qui peuvent ressentir cette absence à son plus haut degré.

Dans les photographies de Kelly Wood, une autre artiste de Vancouver, le langage est en train de naître à même les poses étranges de ses corps nus. Les intérieurs en abîmes d'Alain Pâtement disent la subjectivité des espaces. Pour Barbara Claus la fragilité de la vie vibre au diapason du souvenir des disparus dans les cimetières. Et puis encore la mise en scène chez Marie A. Côté, les images mortes de Lani Maestro, les broderies-tatouages de Robert Windrum... Ne manquez pas cette confrontation avec le monde du doute et de l'incertitude.

**25 ans de culture**

**25 ans du Conseil  
25 ans de peinture**

Maison de la culture Côte-des-Neiges  
5290, chemin de la Côte-des-Neiges.  
Jusqu'à ce soir.  
et à la Maison de la culture  
Notre-Dame-de-Grâce  
3755, rue Botrel.  
Jusqu'à ce soir.

Jean Dumont

LE CONSEIL de la peinture du Québec a eu l'excellente idée de souligner ses vingt-cinq ans d'existence en réunissant, dans deux Maisons de la culture de Montréal, une cinquantaine d'œuvres réalisées par les artistes ayant servi, au long des ans, comme officiers sur les différents Conseils, et datant des années pendant lesquelles ils ont servi. Passionnant panorama fait de tant de parcours possibles!

Si, personnellement, je ne sais pas très bien quelles fleurs choisir pour mettre dans mon bouquet d'anniversaire, ce n'est certes pas à cause de la pauvreté de la récolte mais, bien au contraire, à cause du difficile embarras du choix. Que faut-il réunir en une gerbe qui soit à la fois un témoignage et une histoire? Des œuvres, ces fleurs d'un passé récent adouci par le souvenir, mêlées à celles écloses aujourd'hui et humide encore de la rosée du présent? Des noms d'artistes, qui diraient la mémoire de ceux trop tôt disparus dans la vitalité de ceux qui ont repris le flambeau? Des réalisations? Des événements? Des combats?

J'ai souvent dit l'intérêt et le plaisir de refaire connaissance, au détour d'une exposition, avec des œuvres qui ne sont peut-être plus à la surface de la mémoire parce qu'elles ont depuis trop longtemps échappé au regard. Occasion aussi de tisser des liens nouveaux, non pas au cœur d'une démarche, mais entre toutes celles d'une époque. Possibilité d'opérer des coupes, de tracer des diagonales, de construire des généalogies, de tenter des retours et des comparaisons à la lueur changeante et révélatrice des voisinages et des parcours. Vingt années de peinture sont là sous les yeux, disponibles et incontournables.

Lorsque nous visitons une exposition individuelle, il est trop facile de justifier les quelques minutes de regard que nous accordons aux œuvres en nous réfugiant derrière la notion d'intemporalité. Une date au bas d'un tableau n'est pas pour nous une durée. On nous a tant parlé de l'intuition créatrice, qu'en tant que société, et parce que cela nous arrange, nous acceptons sans gêne l'idée de cette naissance sans gestation. Dans cette exposition du Conseil, au contraire, pas d'échappatoire possible. Le temps est inscrit dans la suite des œuvres, et avec lui l'humanité des artistes, et le déroulement d'une histoire, et la création continue d'une culture.

Louis Jaque, un des fondateurs de la SAPQ, en 1966, exposait il y a quelques jours encore, des tableaux empreints de nouveauté. Un autre, Ma-

rio Mérola, est actuellement en Hongrie, invité dans un musée à exposer ses peintures, ses reliefs et ses dessins. Est-il besoin de citer l'activité d'un Yves Gaucher? et chez les officiers, celle de Yves Trudeau, Marcelle Ferron, Marcel Barbeau, Guy Montpetit, Léon Bellefleur et tant d'autres?

En réalité, au lieu d'œuvres et de noms, mon bouquet pourrait être fait de nos oublis, de fruits déjà tombés et enrichissant cet humus où s'enracine notre culture, des fruits qui pourraient être ceux de notre mémoire, si nous n'avions pas, comme société, le défaut d'oublier si vite, non pas seulement les œuvres, mais surtout l'importance humaine et sociale de l'activité de nos artistes.

Il est trop facile de considérer les artistes comme de simples fabricants d'objets, pour pouvoir plus facilement oublier ce à quoi ces objets leur ont réellement servi. Au niveau de la culture, de la nôtre, et pas seulement à celui de l'histoire de l'art, Jean-Paul Mousseau, à qui cette exposition rend un hommage posthume, a été aussi important comme signataire du Refus Global, comme créateur de la Société des artistes peintres du Québec, comme propagateur de l'idée de l'intégration de l'art à la vie quotidienne, comme auteur respecté des peintures et des murales qui nous restent aujourd'hui. Que devons-nous à un Graham Cantieni animant culturellement, pendant des années, la région de Sherbrooke, à un Guido Molinari, enseignant l'intelligence et la passion à des centaines d'étudiants, à tant d'autres partageant avec nous leur savoir et leur goût du sensible? Serions-nous les mêmes aujourd'hui sans l'indispensable mauvais humour social et la résistance d'un Serge Lemoyne ou d'un Armand Vaillancourt?

Il faut bien sûr ajouter à cela les actions, les gestes, posés depuis 25 ans par le Conseil en tant qu'expression de l'implication personnelle des quelque 450 artistes qu'il représente. Depuis 1972, plus d'une dizaine de mémoires ont été adressés à toutes les institutions culturelles et gouvernementales de la Province; le dernier en date, suite au rapport Arpin, faisant état au Ministère des Affaires culturelles du Québec, des « Réactions à la proposition de politique de la culture et des arts ». Le Bulletin est publié cinq fois par an, apportant à chacun nouvelles et savoirs. Le professionnalisme des artistes vient d'être affirmé par la publication de Règles d'éthique des peintres: code de déontologie des artistes, conçu et rédigé par Normand Thériault avec l'aide du Comité de consultation mis sur pied par le Conseil. Contacts avec d'autres groupes, expositions, visites d'ateliers, conférences, centre de documentation, etc., la liste serait longue de tous ces gestes posés au quotidien, qui définissent une part de notre culture et de notre identité... Ne manquez cette exposition. Oubliez mon bouquet votre visite-témoignage à ces artistes est le seul qui leur importe vraiment.

**LES ANNÉES 20**  
**L'ÂGE DES MÉTROPOLIS**

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL**  
20 JUIN - 10 NOVEMBRE 1991

TOUS LES JOURS DE 10 H À 19 H, LES SAMEDIS JUSQU'À 21 H  
BILLETTERIE OUVERTE JUSQU'À 18 H, LES SAMEDIS JUSQU'À 20 H  
BILLETS EN VENTE AU MUSÉE ET AUX COMPTOIRS. ADMISSION (514) 522-1245  
VISITES COMMENTÉES GRATUITES LES MERCREDIS

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL 1379, RUE SHERBROOKE OUEST  
AUTOBUS 24 OU MÉTRO GUY-CONCORDIA. INFO : (514) 285-1600 OU (514) 285-2000

AIR FRANCE, Gouvernement du Québec, Ministère du Tourisme, La Presse, CFTM, CKAC73AM, CJP 800 TÉLÉPHONÉ, CITE

**CIAC**  
**EXPO-FOIRE**  
**INTERNATIONALE**  
**D'ART CONTEMPORAIN**  
**À MONTRÉAL**

ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN  
1 9 9 1

**EXPO-FOIRE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN À MONTRÉAL**

À LA PLACE BONAVENTURE  
Hall d'exposition Sud -  
Entrée rue Saint-Antoine

13 AU 17 NOVEMBRE 1991  
32 GALERIES DU QUÉBEC,  
DU CANADA, DES  
ÉTATS-UNIS ET D'AUTRICHE

PAYS INVITÉ:  
LES ÉTATS-UNIS

DIFFÉRENTS VOILETS  
D'EXPOSITIONS

HEURES D'OUVERTURE :  
du mercredi 13 au samedi 16  
novembre, de midi à 21 h ; le  
dimanche 17 de midi à 18h.

ENTRÉE LIBRE AU PUBLIC

ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN est une réalisation de l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal (AGACM), 1435, rue de Bleury, bureau 806, Montréal (Québec) H3A 2H7

POUR INFORMATION:  
(514) 843-3334

E.L.A.C. remercie le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, la Commission d'initiative et de développement culturels, le ministère des Affaires culturelles du Québec et Communications Canada.

**JOHN FOX**  
jusqu'au 14 novembre

**WADDINGTON & GORCE INC.**  
2155 rue MacKay, Montréal  
Québec, Canada H3G 2J2  
Tél.: (514) 847-1112  
Fax: (514) 847-1113

**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark suite 100  
Montréal (514) 849-1165  
Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

**CHARLOTTE FAUTEUX**  
Aquarelles et gravures  
L'exposition se poursuit jusqu'au 3 novembre  
Ouvert le dimanche 3 novembre de 13h. à 17h.

**YVES TRUDEAU**  
sculptures récentes  
du 6 au 27 novembre  
vernissage mercredi 6 novembre de 17h à 19h

**GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY**  
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464  
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

**SHOKICHI SATO**  
sculptures récentes  
Dernière journée

**GALERIE DOMINION**  
1438, rue Sherbrooke 845-7833/845-7471  
Mar. ven.: 10h. à 17h.30 sam.: 10h à 17h

**ROBERT WOLFE**  
œuvres récentes  
jusqu'au 17 novembre 1991  
rencontre avec l'artiste dimanche le 3 novembre entre 14h et 17h.

**Galerie Graff**  
963 est Rachel, Montréal, Qc H2J 2J4 (526-2616)  
du mercredi au vendredi de 11h. à 18h. - samedi et dimanche de 12h. à 17h.